



Numéro 6 (Nouvelle Série: No.1)

# ESPOIR



ORGANE DE LIAISON DES PRISONNIERS DU STALAG VC

9/0021

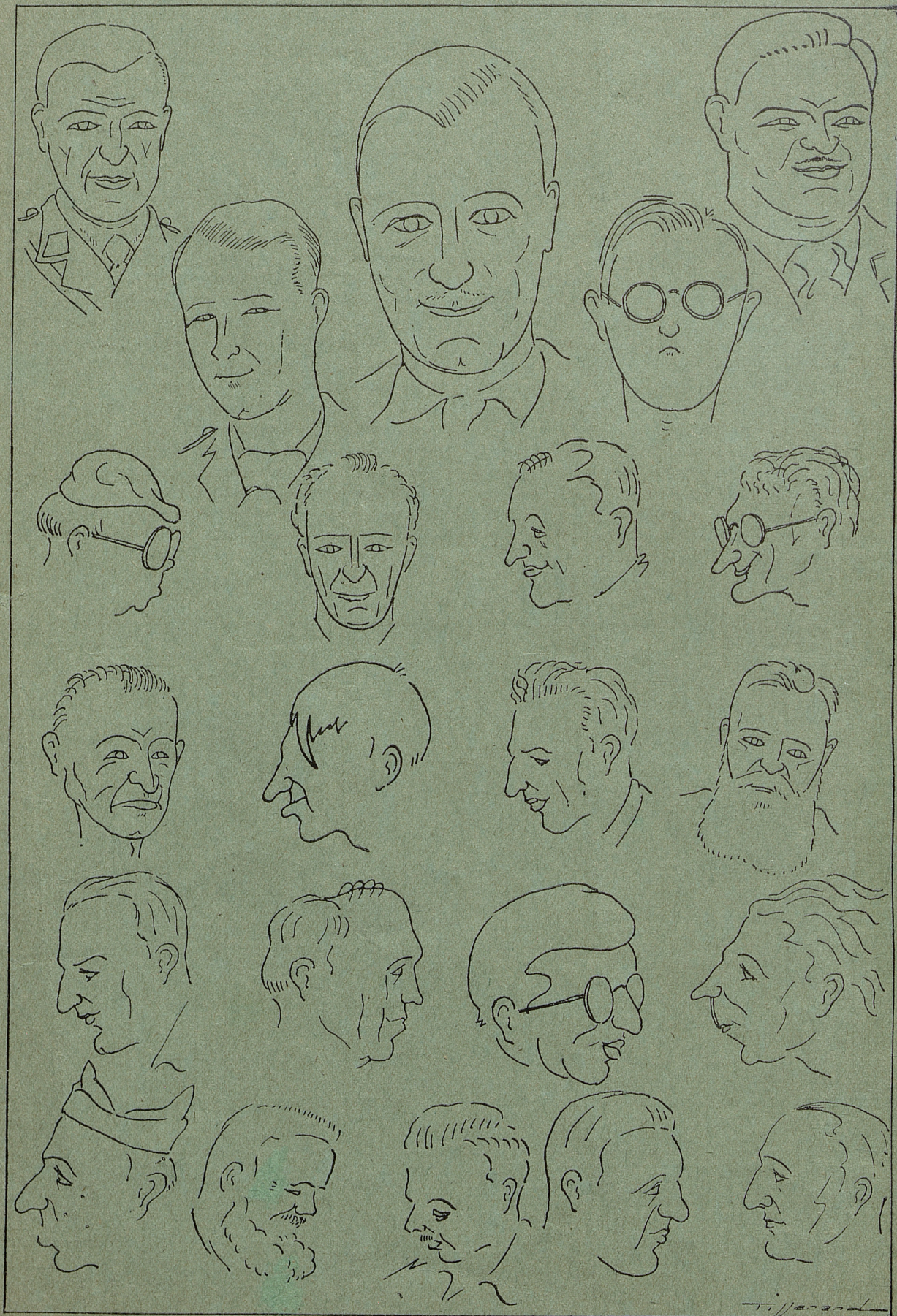
Directeur: ANDRE-MASSON

Metzmaier Imprimeur Baden-Baden

1.° P 1074 120

## LES COLLABORATEURS D' „ESPOIR“ VUS PAR TISSERAND

Ne cherchez pas ici une reproduction des traits, mais plutôt une malicieuse interprétation, pour ne pas dire comme l'une des „victimes“ particulièrement maltraitée, n'est-ce pas M. le Doc. . mais ne la nommons pas, une exécution féroce. Nous avons préféré omettre les noms afin que nos lecteurs puissent se livrer à quelques amusantes recherches.





## DANS LA PENSÉE DE NOTRE AVENIR ... UNION!

Les conditions de notre vie collective, hérissent évidemment de difficultés multiples nos contacts de tous les instants. Le cadre naturel de la vie d'un homme est son foyer, est son travail, qui lui permettent de ne rencontrer que rarement d'autres hommes que ceux auxquels l'unissent les affinités familiales et professionnelles.

Or, nous voici groupés dans l'exil, semblables par le sort de prisonniers qui nous est fait, mais différents par nos âges, nos origines, nos formations culturelles, nos situations sociales passées et à venir, nos caractères et nos tempéraments. Il est inévitable que dans la masse si profondément disparate que nous sommes en réalité, malgré des intentions quelquefois excellentes et le plus souvent sincères, surgissent des petits conflits de personnes qui sont comme les „boutons de fièvre“ de nos langueurs d'exilés.

Qu'importe si l'accomplissement de nos devoirs individuels et collectifs n'en souffre pas!

Qu'importe si la mission qui échoit à chacun d'entre nous, selon son rôle et ses possibilités, ne s'en trouve pas freinée! Qu'importe si les principes directeurs de nos consciences de Français nous font quand même

une âme unique, ardente de participer au redressement national!

Qu'importe si l'erreur que chacun peut commettre un jour ne l'aigrit pas définitivement et n'aigrit pas ses compagnons d'infortune, jusqu'à diviser profondément ceux auxquels leur intérêt présent et avenir commande de faire bloc.

Eh oui, bien des choses pourraient nous opposer, Mais ce qui peut nous unir est tellement plus vaste, plus essentiel. La similitude de notre sort, de nos souffrances, de nos aspirations, n'offre-t-elle pas le plus exceptionnel plan de solidarité, tel qu'il n'en existe de semblables, en aucune autre occasion.

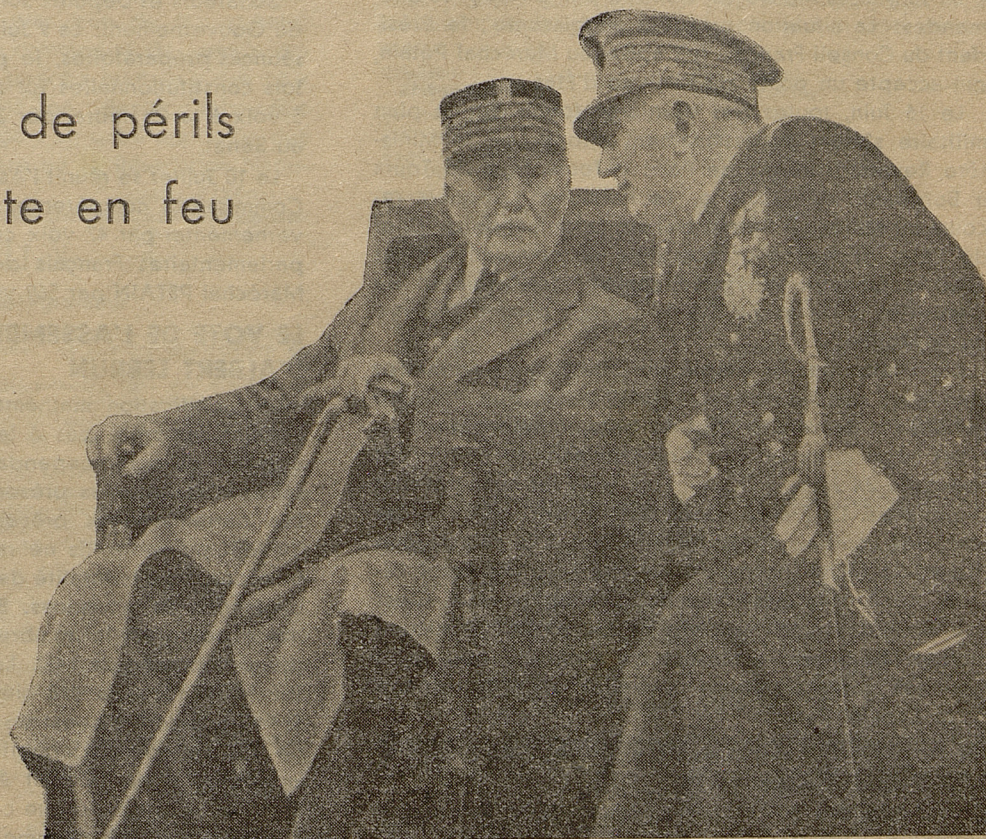
Oublions ce qui divise. Pensons à ce qui unit. C'est notre Maréchal qui nous y invite. Et soulignons bien toujours, en prononçant le mot d'Union qu'il n'appartient, plus spécialement, à aucun d'entre nous. Pour garder un sens, il doit être le mot de tous: jamais une leçon, toujours un appel!

Enfin ne le prononçons pas dans le vide, faisons-le reposer sur la réalité solide de consignes politiques de l'heure, qu'on ne rappellera jamais trop clairement, afin que personne ne doute de notre adhésion totale et incontestablement sincère, à la Révolution Nationale Française.

A. M.

Face à tant de périls  
Sur la planète en feu

Deux Chefs  
le Maréchal  
et l'Amiral  
Veillent  
sur notre  
FRANCE



# L'HISTORIQUE DU POUVOIR EN FRANCE

DE JUIN 1940 JUSQU'EN AVRIL 1942

Nous avons pensé intéresser nos camarades en leur présentant un „historique du pouvoir en France“ de Juin 1940 jusqu'en Avril 1942. Au cours de cette étude strictement objective, nous traiterons successivement des conditions de la prise du pouvoir par le Maréchal (c'est le sujet de notre article d'aujourd'hui), de l'évolution gouvernementale Française au cours de ces deux dernières années, du caractère de la Révolution Nationale et de ces principales réformes et enfin de l'orientation sur les plans majeurs de la nouvelle politique Française.

## I.

### REVOLUTION LEGALE

Quand les problèmes se posent en pleine clarté, il n'est pas difficile de les résoudre de façon équitable. Quand on ne veut pas les résoudre de façon équitable, l'intérêt commande d'en fausser tous les éléments et de noyer la logique dans la confusion. C'est le soin que prennent certaines propagandes étrangères, pour justifier toutes leurs actions même les plus injustifiables et pour détourner la conscience du monde de trop scandaleuses iniquités. Nous avons pensé qu'il était particulièrement indiqué, dans les circonstances présentes, de faire l'historique de la Révolution Nationale et de l'accession du Maréchal PÉTAÏN à la fonction suprême de l'État. Conformément aux directives que nous nous sommes fixés dans l'Éditorial du précédent numéro d'ESPOIR nous n'aborderons cette question que sur un plan purement technique et apolitique. Ce sera le simple rappel chronologique des faits qui portent d'ailleurs en eux-mêmes une très suffisante éloquence.

#### LE MARÉCHAL PÉTAÏN EST APPELÉ AU POUVOIR

Le 10 Mai 1940 se déchaîne en France l'attaque Germanique. Paul Reynaud est Chef du Gouvernement.

Le 15 Mai, la Meuse est franchie par les troupes allemandes. La situation est déjà angoissante; le Président du Conseil Français fait appel au Maréchal Pétain, qui accepte un poste de Ministre d'État.

Le 16 Juin, toutes nos dernières forces sur le plan militaire s'étant successivement effondrées, le Ministère Reynaud réfugié de Paris à Tours, puis de Tours à Bordeaux, démissionne. Le Président Lebrun a recours au Maréchal Pétain qui, sur la demande du Chef de l'État, forme en grande hâte un nouveau cabinet avec le Général Weygand comme vice-Président du Conseil et notre grand amiral Darlan comme Ministre de la Marine.

**C'est donc par le simple jeu absolument normal et coutumier des institutions républicaines que Philippe PÉTAÏN est devenu le Chef du Gouvernement Français.**

Les négociations d'armistice entamées le 16 Juin ont abouti le 24 Juin; le 25 Juin, à 0 h 35, les hostilités sont suspendues. La France vient d'échapper, grâce à cet arrêt des combats, au suprême instant, à la catastrophe totale. La tâche incombe maintenant au Maréchal PÉTAÏN d'opérer le redressement intérieur du pays. C'est une tâche d'intérêt vital; elle ne saurait souffrir aucune attente. La première mesure qui s'impose, pour faire face aux dures situations nouvelles, c'est la réforme de la Constitution.

#### LA RÉVISION CONSTITUTIONNELLE EST VOTÉE PAR L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Nous sommes au point de départ de la Révolution Nationale. Que veut dire habituellement le mot „Ré-

volution“ : action brutale et illégale... prise du pouvoir par la force à la faveur d'un coup d'État ou d'une guerre civile ?

Le mot „révolution“ pris dans ce sens ne saurait être appliqué aux événements politiques qui se déroulèrent en France les 9, 10, 11 et 12 Juillet 1940, puisqu'en aucun moment on ne sortit de la légalité. Évolution; évolution soudaine et extraordinairement rapide peut-être, évolution pour laquelle des hommes luttèrent depuis des années inutilement et que les événements ont brutalement imposée en quelques jours; évolution toutefois et non pas révolution.

C'est en effet à l'Assemblée Nationale Française, Chambre des Députés et Sénat réunis, qu'il appartient de prendre les grandes décisions constitutionnelles. Ce sont les élus du peuple de France qui sont appelés à se prononcer en son nom. Un parlementaire, au nom du Maréchal, va présenter aux parlementaires les projets gouvernementaux de révision. Ce parlementaire qui se chargea de l'exécution technique de la transformation du pouvoir, c'est — chacun le sait — Pierre LAVAL.

Sénateurs et Députés sont convoqués à Vichy, siège du Gouvernement. Le 9 Juillet, en conclusion des deux séances préparatoires, le principe de la révision des lois constitutionnelles fut accepté par 395 voix contre 3 voix à la Chambre, par 229 voix pour, 1 voix contre au Sénat.

Le 10 Juillet se réunit l'Assemblée Nationale dont les Commissions compétentes ont accepté le projet gouvernemental par 47 voix contre 4 et le vote final des parlementaires Français donne **tous les pouvoirs** au Maréchal PÉTAÏN par 569 voix contre 80.

#### LE VOTE DE L'ASSEMBLÉE ET LA SUCCESSION D'ALBERT LEBRUN

La signification mathématique des chiffres de ces scrutins ne prête pas à la moindre contestation. On pourrait objecter cependant que tous les parlementaires n'étaient pas présents. A cela deux réponses. Les parlementaires présents étaient tous ceux qui avaient pu venir. Ils ne représentaient donc pas des fractions, mais la totalité des Députés et Sénateurs sans distinction de tendances. Bien mieux encore : la majorité absolue sur le nombre des présents était de 426 (donc dépassée de 143). La majorité absolue calculée sur le nombre de 618 sièges de la Chambre et des 314 sièges du Sénat est de 467 (donc dépassée encore de 102 ce qui est indubitablement très confortable). En réalité il ne pouvait être question de faire état d'une autre majorité que celle calculée sur le nombre des présents, mais néanmoins si ne tenant pas compte

des circonstances, on voulait s'arrêter à l'application stricte et aveugle de la constitution de 1875, la victoire gouvernementale resterait encore très largement acquise.

C'est donc par une majorité réelle des cinq sixièmes que le Maréchal PÉTAIN s'est vu consacrer par le Parlement Républicain Français dans les fonctions qu'il occupe actuellement. Le Parlement s'étant déssaisi en faveur du Maréchal de ses pouvoirs constitutionnels, la loi confiant à celui-ci ses dits pouvoirs fut promulguée au Journal Officiel du 11 Juillet avec le contre-seing de Mr. Albert LEBRUN, dernier Président de la Troisième République dont l'acte ultime fut donc en quelque sorte l'installation de son successeur, qui prit ses fonctions comme Chef de l'État par les actes constitutionnels (au nombre de 4) publiés au Journal Officiel des 1 et 13 Juillet.

### DE FACTO - DE JURE

Les Gouvernements formés par le Maréchal PÉTAIN sont les seuls gouvernements Français de fait („de facto“). En résidence sur le territoire national, ils possèdent depuis Juin et Juillet 1940 toutes les réalités du pouvoir sur la métropole et l'ensemble de l'Empire. Comme on vient de le voir, ils sont aussi les seuls gouvernements de droit („de jure“). Le pouvoir a été transmis légalement au Maréchal sans violence et sans coup d'État par ceux-là mêmes qui représentaient l'ancien régime. Avant d'être le Chef de l'État nouveau, Philippe PÉTAIN fut le dernier Président du Conseil des Ministres républicain. Il est donc lui-même un trait d'union entre le passé et le présent. On peut dire que l'ancien régime s'est de lui-même fondu dans le nouveau et notre Révolution Nationale s'est faite comme il fallait qu'elle se fasse, imposée par d'impérieuses nécessités, pour le salut de la Patrie. Les Sénateurs et Députés de la Troisième et défunte République, même si certains s'agitent un peu depuis que le gros de l'orage semble passé, l'ont parfaitement compris et admis. C'est un fait que nul ne peut ignorer ; mais il est peut-être bon de le rappeler quand pour la plus grande commodité de leurs actes et sans soucis des intérêts français ou même des plus simples principes d'humanité, on affecte quelquefois dans certains milieux étrangers un oubli hypocrite des circonstances et du caractère de la Révolution Nationale Française.

ANDRE-MASSON

## JEUX

### Le jeu du télégramme

Voici un jeu d'esprit très amusant et qui a le mérite de pouvoir se jouer n'importe où et avec un nombre quelconque de joueurs.

On décide du sujet d'un télégramme, puis en ouvrant un livre au hasard, on prend un mot. Il s'agit de rédiger un télégramme ayant le sens demandé en employant les lettres du mot tiré au sort comme initiales de chacun des mots du télégramme.

Exemple : Quelques jours avant la sortie du premier numéro de votre journal favori, un des rédacteurs envoie un télégramme à un ami pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Le mot tiré au sort est V A M P I R E.

Voici le télégramme : Victoire André Masson-Publie Incessamment Revue Espoir.

### \* \* \*

### Le paquet de Sept

Préparez discrètement deux paquets de cartes, l'un de quatre sept, l'autre de sept cartes.

Dites à quelqu'un que vous allez le soumettre à votre volonté : „Désignez-moi un paquet, je veux que ce soit le paquet de sept !“

Si c'est l'autre, vous comptez les cartes sans retourner le paquet et vous faites constater que le paquet choisi est composé des 7 et l'autre de cartes différentes.

Si c'est l'autre, vous comptez les cartes sans les retourner. Le paquet choisi est bien le „paquet de 7“. L'autre n'a que quatre cartes.

Bien entendu vous ne devez pas recommencer le tour une deuxième fois.

## DIRECTIVES

La nouvelle présentation D'ESPOIR comporte une chronique médicale où il sera traité de sujets susceptibles de vous intéresser en vous documentant. Je ne rédigerai rien de trop scientifique ni de trop livresque car mon but n'est pas de faire un cours de médecine ni des articles de vulgarisation proprement dite. Si, en effet notre condition de prisonniers nous amène à cette formule de journal, plus limitée, je n'en conserverai pas moins une orientation générale dans le sens du redressement entrepris par notre Chef. En ce qui concerne l'avenir de notre nation un tel redressement est fonction d'une santé physique, individuelle et collective, que les petits conseils pratiques de cette chronique aideront peut-être à protéger ou à améliorer au moins pour ceux que le journal peut atteindre. Ce relèvement est aussi fonction d'une santé morale dont on vous a souvent parlé ; à l'occasion, et en dehors de ce qui pourra être dit à ce sujet dans les autres rubriques, je déborderais le simple cadre médical pour voir plus loin et envisager parfois certains points qui pourraient relever, aussi modestement que ce soit, de l'oeuvre du Maréchal PÉTAIN.

En inaugurant ce nouveau journal de „Variétés“, rapplons-nous les directives formulées jusqu'à présent et qui constituent nos devoirs : devoirs d'union derrière le Maréchal, de confiance en lui et en son oeuvre ; résolution de l'aider, par notre confiance maintenant, plus directement au retour, pour que notre France revive, elle et son Empire sans lequel le problème du ravitaillement serait encore plus angoissant à l'heure actuelle pour nos familles.

Cet Empire qui, jusqu'alors avait été mal connu de trop nombreux Français, nous témoigne de façon émouvante sa fidélité pendant les mauvais jours. Soyons dignes de lui et de notre Patrie, soyons dignes de ceux qui nous les ont légués et de ceux qui les protègent pour que nos descendants, à qui nous devons les transmettre, n'aient pas à rougir de nous.

H. J.

## NOTRE ÉQUIPE

Notre excellent collaborateur TISSERAND s'est chargé, et avec quelle malice de vous présenter en caricatures, sur la page 2 de notre Journal, l'équipe rédactionnelle d'ESPOIR. Voulez-vous essayer ce petit jeu : mettre un nom sous chaque tête... dont les traits sont plutôt d'ailleurs et fort spirituellement interprétés que fidèlement reproduits ? Voici la liste nominative de nos rédacteurs attirés. Comme vous trouverez en page 20 une statistique sur leurs professions civiles, vous pourrez ainsi avec un peu d'intuition, établir le curriculum vitae presque complet de la plupart d'entre eux.

Directeur :	ANDRE-MASSON	Dessinateurs :	COUESNONG
Secrétaire de Redaction :	P. BOUQUET		VOLETTE
Page du Médecin :	Lt. JOUANDON		HENRY
Chronique littéraire :	André FOUCHER		TISSERAND
	Pierre VERRET		DUBOIS
	Didier RAGUENET	Vie Religieuse :	BRISE
	Serge MABIRE		GIRARD
	R-L MARCHAND	Variétés :	FILERE
	Paul VIVIEN		
Vie Intellectuelle et Universit. :	DUHARD	Humour :	HUGUIN & PISIER
	DELESTRE		
Chronique Juridique :	Pierre POULAIN	Musique :	DELLA GRECA
	Jean ROUSSEAU		BOSCO
Communications officielles :	Roger SEGUY	Imprimeur :	Georges BROEZ

## Histoire de fous

Le Sultan. — Quel est ce bruit ?  
Le Grand Vizir — Sire, il y a dans la cour du palais cinquante mille muets qui demandent à vous parler.  
Le Sultan. — Sont-ils réellement muets.  
Le Grand Vizir. — Ils le disent, sire.

\* \* \*

## Propos galants

Au coin de la Rue Royale, une dame perd sa jarretelle. Un pasteur la ramasse et la lui rend avec un salut des plus corrects, en lui disant :  
— Saint Jean, verset... chapitre...  
Retournée chez elle, la dame ouvre l'Évangile et trouve au verset et chapitre indiqués :  
„Le bonheur est plus haut.“

# LA PAGE DU MÉDECIN

## MALADIES VENERIENNES (suite)

par le Médecin-Lieutenant JOUANDON

Je vous ai défini le sujet que nous allons traiter, et je vous ai montré l'intérêt qu'il présente, même pour nous, captifs, puisqu'il nous faudra penser objectivement à ces questions au retour, soit pour nous, soit pour nos enfants. Les questions sexuelles se poseront en effet un jour pour eux et nous leur éviterons bien des désagréments si nous sommes un peu renseignés.

Abordons maintenant le problème lui-même. Nous verrons pour chacune de ces deux grandes maladies, le mode de contamination et quelques notions cliniques, l'évolution, les complications, les répercussions familiales et sociales, les points essentiels du traitement. Enfin nous envisagerons la prophylaxie des maladies vénériennes.

### LA BLENNORRAGIE

La blennorragie, ou plus vulgairement „chaude-pisse“, est une infection des organes génito-urinaires due à un microbe : le gonocoque.

**Mode de contamination.** La contamination se réalise lorsque le microbe entre en contact avec la muqueuse de ces organes. Elle se fait d'autant plus facilement que le terrain oppose moins de résistance au germe par suite de prédispositions naturelles (ainsi les sujets à cheveux blonds sont plus réceptifs) ou par suite de fatigue, de maladie, d'alcoolisme.

Remarquons à ce propos que la blennorragie n'est pas une maladie immunisante, comme la rougeole ou la typhoïde : le fait de l'avoir eue une première fois ne „vaccine“ pas contre une nouvelle atteinte, au contraire, car la muqueuse se défend moins bien. Lorsqu'on parle de vaccin antigonococcique, il s'agit d'un produit curatif agissant par „choc“ sur l'organisme et non comparable au vaccin antityphoïdique destiné à empêcher de contracter la maladie. On peut avoir plusieurs fois la chaude-pisse. Les jeunes gens s'en font volontiers un titre de gloire, mais c'est une vanité bien mal placée.

Ce contact entre microbe et muqueuse peut se faire directement d'organe malade à organe sain, ou indirectement par l'intermédiaire des mains ou d'objets souillés, linge surtout. Cette contamination peut donc atteindre des innocents. Le cas le plus typique est celui de la „vulvo-vaginite des petites filles“ affection blennorragique relativement fréquente que contracte l'enfant en jouant avec des linges pollués.

Pour que le microbe pénètre dans l'organisme, il n'est pas nécessaire qu'il trouve une porte d'entrée (érosion, écorchure : il est capable d'infecter directement la muqueuse, de s'y multiplier et de s'introduire dans les nombreuses glandes génito-urinaires.

D'autre part, aucune maladie n'est antagoniste de la blennorragie : le fait d'être atteint de syphilis, par exemple, n'empêche pas d'être vulnérable par le gonocoque, et les deux affections peuvent se surajouter.

**Symptômes :** 3 ou 4 jours, en moyenne, après le contact infectant, le malade ressent comme un chatouillement à l'extrémité de la verge, au niveau du méat dont les bords, un peu rouges et gonflés, laissent apparaître un suintement grisâtre. Rapidement ce suintement se transforme en plus, jaune puis verdâtre, empesant le linge et devenant plus épais et plus abondant au cours des jours suivants. Il est alors très pénible d'uriner, par suite d'une sensation de brûlure (d'où le terme de „chaude-pisse“). Les érections sont douloureuses, l'urine trouble. On trouve tous les degrés de gravité depuis la forme bénigne presque inaperçue (souvent baptisée „échauffement“) jusqu'aux formes très douloureuses où l'on a l'impression d'une lame de rasoir passant le long de l'urètre.

Ces manifestations vous permettront de faire le diagnostic, mais il est inutile d'attendre que tous les signes soient au complet pour voir un médecin. Votre intérêt est d'en consulter un au moindre soupçon ; à lui de différencier éventuellement votre maladie d'une urétrite ou d'un échauffement non gonococcique, à la vérité assez rare.

Si le traitement réussit, les symptômes douloureux diminuent, l'écoulement devient moins abondant, puis tout rentre dans l'ordre, en quelques jours dans les cas les plus heureux du traitement moderne par les sulfamides, en quelques semaines dans les autres cas. On ne peut pas préjuger de la durée de cette évolution.

**Complications.** On sait comment débute une blennorragie, on ne sait jamais comment elle finit.

Si le traitement a été mal appliqué ou trop tard, mais aussi parfois dans ces cas traités correctement, des complications peuvent surgir :

**Passage à la chronicité :** c'est la „goutte militaire“ si rebelle au traitement et dont on vient à bout avec tant de peine.

Il peut aussi se produire une guérison apparente qui diffère de la guérison complète en ce sens que des microbes peuvent rester tapis surnoisement dans une des nombreuses glandes urino-génitales et en sortir un jour par suite d'une irritation de la muqueuse. On assiste alors quelquefois au drame suivant dans un ménage apparemment guéri. Sous l'influence d'une cause quelconque (excès gastronomique, état passager de moindre résistance) l'un ou l'autre pourra libérer quelques uns des bacilles ainsi embusqués et réchauffer la blennorragie de son conjoint qui, après nouvelle guérison, pourra lui rendre la monnaie de sa pièce. Ce petit jeu appelé de façon très imagée „tennis-gono“, se réalise d'autant mieux que les partenaires y prennent plus de plaisir ce qui a pour effet de vider par contraction, toutes les glandes urino-génitales de leur contenu liquide, mais aussi microbien. C'est ainsi que les femmes „froides“ peuvent être moins dangereuses que celles dont le tempérament est plus ardent.

Les autres complications sont :

Le rétrécissement de l'urètre nécessitant des interventions chirurgicales et pouvant entraîner infection urinaire et urémie.

La prostatite, l'infection des vésicules séminales.

L'orchite-épididymite uni ou bi-latérale (cause possible d'infécondité).

La cystite, la pyélonéphrite, la rectite (assez rare, mais qui montre une fois de plus que la contamination peut se faire en dehors des rapports normaux ou sans participation féminine).

Le rhumatisme blennorragique, particulièrement douloureux, se termine trop souvent par une infirmité due à l'ankylose articulaire.

L'ophtalmie purulente, par contamination indirecte, est très grave et peut aboutir à la perte de l'oeil ou des yeux. Faites donc bien attention si vous avez une urétrite ; soyez propres ; lavez vos mains après chaque miction ; méfiez-vous des linges souillés ; ne vous frottez pas les yeux.

Telles sont les principales complications chez l'homme. Il reste bien entendu que ces affections peuvent être causées par un autre microbe et que, par exemple, toute personne atteinte d'orchite n'a pas ou n'a pas eu forcément de blennorragie.

Nous allons voir rapidement ce qui se passe chez la femme.  
(A suivre)

## PARLONS DE.... GIONO

GIONO est à l'honneur. L'actuel et restreint milieu littéraire parisien dont les échos parviennent jusque dans les camps considère comme un événement important son récent voyage à Paris. Et ce n'est probablement pas parce qu'il n'avait pas revu la capitale depuis dix ans que les journaux en ont beaucoup parlé. Ceci, pour plaire aux uns, pour atténuer l'admiration que d'autres, avaient de l'homme à travers l'oeuvre. L'oeuvre qui fait aimer les champs,, qui indique les sources de joies intarissables, qui console ceux qui n'ont pas de foi, qui montre les chemins de la guérison...

La gloire méritée du chantre équipe de Manosque, n'avait pas besoin d'être comparée, ni d'une tapageuse publicité inopportune à mon sens, pour grandir encore. Les fervents de Giono, charmés, parfois étourdis, par son verbe jaillissant; les admirateurs de ses fresques lyriques, plus vastes de livre en livre, eussent souhaité pour lui un hommage plus discret et plus émouvant à la fois. Ils eussent souhaité une chanson sourde de la sève sous l'écorce, un bruit de vent sur le fleuve... Pour nous, qui conservons l'image du Giono de 1939, nous ne pouvons expliquer son actuel succès que par la valeur artistique de ses ouvrages qui va croissant de livre en livre.

Mais qui est Giono ?

Giono est le fils du cordonnier d'un petit village de la frontière italienne. A seize ans il devait gagner sa vie. Il a mené de pair, pendant de longues années, son métier et cet effort d'apprendre qu'exigeait la nécessité de créer qu'il a en lui. Giono est un poète dont la jeunesse s'est perdue dans la grande guerre et je crois que la souffrance et l'horreur de la vie des tranchées, pendant quatre ans, sont pour beaucoup dans cette faculté qu'il a d'aller chercher toutes les joies, qui existent après tout, au plus profond des racines, au sein des élaborations les plus troublantes... S'il est devenu une de nos forces littéraires, c'est parce que son oeuvre est la modulation d'un cri, d'un vaste cri de poète qui s'attache à mûrir, à discipliner le jaillissement fécond d'un verbe particulier; à architecturer les productions d'une imagination géante.

Bien qu'il soit encore un jeune (la cinquantaine coïncide fréquemment avec le début de la maturité pour un écrivain), Giono a déjà publié une oeuvre considérable.

Il se dégage de l'oeuvre de Giono, une impression de santé si solide qu'on en est parfois étourdi et c'est peut-être le secret du charme de Giono, de ce charme prenant auquel nulle sensibilité en éveil n'échappe entièrement... Je crois qu'il existe aussi, aux points les plus cachés de ses livres, une légère touche d'amertume facilement explicable et à laquelle n'échappent ni Fargue, ni Grenier, ni tant d'autres au coeur grand...

D'aucuns reprocheront à Giono de ne pas renouveler ses personnages, mais pour lui il n'y a que deux personnages : l'homme, la femme, et, dans chaque livre il cherche à les faire respirer plus fort, sentir davantage, comprendre mieux, dans un monde où tout est vie ! Dans un monde qui „n'est pas une boule de joie" et où cependant il croit que „tout est fait pour que tout le monde soit heureux" et où „notre malheur, c'est comme une maladie que nous faisons nous-mêmes". La maladie, c'est de vivre peu, c'est de sentir son âme refroidie. Et, il est bon en attendant de revivre, d'atténuer nos angoisses, de nous distraire et de réchauffer nos âmes à la lecture des livres de Jean Giono.

André FOUCHER

## ... MONTHERLANT

Depuis la défaite, Montherlant a connu un surcroît de popularité, voire de notoriété. La position prise par lui depuis Juin 1940, ses ouvrages notamment „Solstice de Juin" (1941), ses nombreux articles, les articles qu'on lui consacre, l'installent au premier plan de la littérature d'après-guerre. Il ne m'appartient pas de présenter Montherlant ou d'expliquer son oeuvre dans son entier, mes prétentions sont plus humbles : je voudrais montrer en quoi Montherlant est le poète de la force virile, plus même, le prémoniteur d'une jeunesse nouvelle.

Ce que Montherlant déteste le plus, c'est la faiblesse. Il l'a déclaré à plusieurs reprises : „C'est plus fort que moi, je ne peux pas supporter les vaincus" (2e Olympique). „Ce qui est vraiment beau est toujours fort" (1ère Olympique) et „Il est impossible à ma nature d'aimer dans la faiblesse" (1ère Olympique). Disciple de Nietzsche, il postule que la faiblesse est une tare d'abord individuelle, puis sociale-individuelle, puisque c'est en lui-même que l'homme souffre de ce qu'on a appelé „complexe d'infériorité"; sociale, puisque la société, repousse et brise les faibles dans son monstrueux mortier.

Les faibles, sont d'abord ceux qui, physiologiquement, témoignent d'une vitalité insuffisante, mais surtout ceux qui, moralement, manquent de „volonté de puissance". Faibles les hommes qui ne peuvent pas suffire à eux-mêmes (M. de Coantie des „Célibataires" (1934), faibles les femmes qui conçoivent l'amour comme le don qu'un être leur fait spontanément ou comme un abandon d'eux-mêmes („les Jeunes filles", 1936). Si l'on veut la définition Montherlantesque des faibles : C'est celui qui ne résiste pas, qui „dépend", qui est „passif".

C'est pour cela que Montherlant cache mal son mépris — „le plus impitoyable des sentiments" — pour tous les êtres qui ne trouvent pas en eux la consistance suffisante pour rester libre. L'Amour est un bien qui contraint, par lequel on abdique de soi-même au profit d'un autre et c'est pour cela que Montherlant, au risque de paraître paradoxal, ne veut pas être aimé. Mais il n'est pas que l'amour qui diminue la vigueur virile; il y a l'inadaptation sociale. Le „besoin de relations" est autant un signe de faiblesse que le besoin d'affection ou de tendresse; c'est la preuve d'une incapacité à agir seul, à compter sur soi-même, c'est en définitif un sentiment grégaire. Or l'homme fort nie la société, car au lieu de la subir, il la transcende : „Tout homme de valeur est un outrage à la société (Aux Fontaines du Désir — 1927). L'homme fort est seul, comme Zarathoustra sur sa montagne. „Ce sont les parents, les épouses, les enfants, les maîtresses qui vous engluent dans les petits honneurs; et c'est la solitude, cette aile qui vous en tire et vous soulève" (Roman d'Alban de Bricoule 1915—1916 in.). N. Faure-Biguet Les enfances de Montherlant.

De Coantie des „Célibataires" se laisse aller à mourir faute de recevoir du monde une compréhension suffisante. Son égoïsme de vieux garçon n'a pas assez de force pour soutenir sa vie; il souffre du „social", de ne pas recevoir ce qu'il attend des autres, de son isolement progressif qu'il ne peut plus même arrêter, parce qu'il n'a plus la force d'aller dans le courant humain.

Et cette critique de la faiblesse, il l'étend à notre pays : „Solstice de Juin", c'est la rencontre des deux mondes, l'un dynamique, puissant, viril, l'autre (le nôtre) ratatiné, sénile, dévitalisé. Il oppose l'Allemagne jeune à une France dont le dogmatisme apparent tient lieu de force créatrice; la vigueur de l'Allemagne qui savait ce qu'elle voulait à la faiblesse d'une France divisée et dolente. Il diagnostique alors — avec la facilité de tous les jugements a posteriori — le mal dont nous souffrons : manque de dignité humaine.

Mais — car il me faut me presser, quelle est la voie du retour au pur, au vrai, au fort? Il l'écrivait dès 1922 : le Sport. Le stade est „le terrain de la vérité"; il n'y a pas de truquage, les relations sont nulles; celui qui saute dix centimètres de moins ne peut abuser ses camarades. „Le sport a précisé l'idée de limite chez l'individu" (1ère Olympique). Le faible, le valétudinaire, le malade sont bousculés, dépassés, rejetés par cette société franche, saine, pure, jeune de l'arène. Les règles entre hommes sont celles de la sélection loyale et du „fair play" : „L'homme contre l'homme" et pas „l'idée contre l'ombre" (1ère Olympique). C'est l'obéissance aux lois de la nature, qui, elle, ne ment jamais...

Suite p. 9

## Vision

Sur le fil monotone et lisse  
Des jours où chavire l'espoir,  
J'ai fixé de gros cailloux noirs  
En un long collier de supplice.

Pierres de deuil ! Comme un cilice,  
Elles ont l'étrange pouvoir  
D'exalter l'obscur sacrifice  
D'un coeur éperdu qui veut voir.

Je te vois, mon abandonnée !  
Ma ferveur des libres années !  
Et je pense, et je sais trop bien

Que tu portes, en ton silence,  
Un autre collier de souffrance,  
Mais encore plus lourd que le mien !

Paul VIVIEN

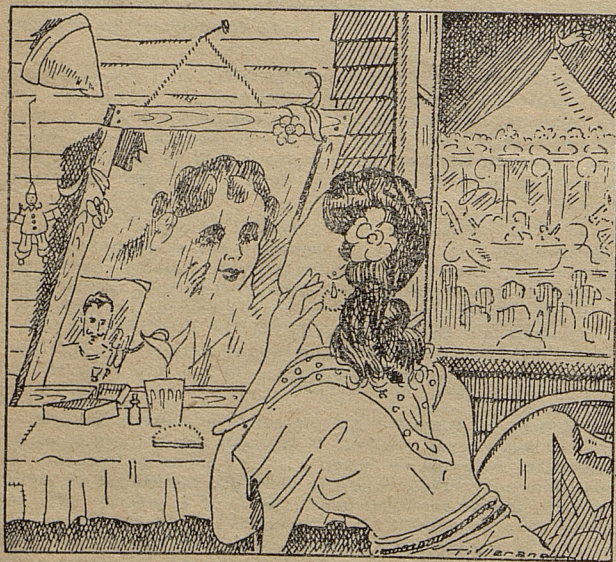
## NOTRE CONTE . . . .

### LA FEMME A BARBE

par Serge MABIRE

Un... deux... trois... quatre... Barbara progressivement soulevait son visage vers la glace corsetée de fleurs et d'anges. Un visage nouveau agrandissait dans le miroir des yeux étonnés ; les cheveux fins enroulés en chignon — et cela depuis des années — avaient trouvé plus simple de s'épandre librement sur la nuque de la jeune femme. Elle y passait des doigts surpris, ravis de découvrir la souplesse des boucles ; mais le plus émouvant était ce visage de petite fille, un peu rouge encore du rasoir, mais qu'une crème choisie avec soin, adoucissait. La bouche était petite, mignonne, étonnée elle aussi de ne pas sentir ces poils épais qui assombrissaient les moues les plus charmantes. Le cou débarassé du collier noirâtre, émergeait tout en blancheur et s'enfonçait dans le corsage vieux-rose.

„Je suis jolie“, pensait Barbara — et elle répétait — Jolie, jolie comme les petits enfants rageurs qui tapent



du pied pour se persuader qu'ils sont très malheureux.

Dehors c'était la nuit de printemps, et la nuit enjambant la fenêtre ouverte entraient avec ses senteurs

8

nouvelles, ses toiles lavées des nuits d'hiver, et dans la roulotte, la douce nuit dansait aux accents des musiques foraines. Barbara d'un coup d'oeil saisissait les gondoles qui passaient et repassaient comme des balanciers de vieilles horloges, libérés de leurs cerceaux moisissés. Les fritures crépitaient sur les poêles — des marchands distillaient du bonheur à vingt sous et des lumières chevauchaient sur des arcades larmoyantes où trônaient des sirènes — Barbara n'avait plus qu'à franchir la porte ! Elle avait sa place dans ce monde féérique, ivre de lampions et de tambourins. Elle n'était plus un objet de laideur que l'on montre du doigt et que l'on applaudit, un peu par pitié entre deux attractions. „Barbara Sandwich... la femme à barbe... l'unique... Barbara...“

Barbara saisit l'affiche qui la représentait, affublée de son collier ridicule et la déchira en plusieurs morceaux qu'elle éparpilla par la fenêtre ouverte. Cette fois son passé était mort. Il avait déjà succombé, une heure auparavant sous le rasoir de Tonio, le palefrenier algérois qui n'avait pas demandé mieux que de rendre ce service à la jeune femme. „Tu vas perdre ta place, ma pauvre fille“, lui avait-il lancé gouailleux, tandis que le rasoir entamait les poils disgracieux. Elle s'en moquait bien ! Elle savait qu'en revanche elle s'attachait un coeur ! Beppo, le danseur aux yeux chauds, depuis de longs mois lui faisait la cour — une cour assidue. La pauvrete avait bien crû qu'il se moquait d'elle ! Pouvait-on parler d'amour à la femme à barbe ! Mais il avait été si gentil, si prévenant. Ce soir le désir qui trottait dans la tête de Barbara avait triomphé de ses dernières appréhensions... Elle voulait s'offrir à Beppo, mais non comme une fille que l'on prend par pitié, mais comme l'une de ces amoureuses qui rient et chantent aux bras des garçons ! Elle ne rougira plus devant lui ! Ils ne seront plus contraints de cacher des amours dont le monde aurait ri, et le miroir reflète un minois si délicieusement éveillé !

Beppo... C'est lui ! Il monte les marches de la roulotte ! Barbara voit toutes les choses tourner au rythme



des orgues éraillés... la glace avec ses fleurs et avec ses anges... les chapeaux de clown, entonnoirs bicornus et les cerceaux enroulés de papier d'argent!



La porte, poussée du pied, livre passage à l'homme. Nu tête les cheveux plaqués soigneusement, une fleur rouge au revers du veston, il cherche la femme. Ses petits yeux n'ont pas encore cette lueur chaude qui tait chavirer le coeur des femmes, mais un reflet grisâtre, presque dur, se fixe avec surprise sur l'inconnue qui lui sourit : „Beppo... Beppo...” Croyant se tromper, il approche. Barbara, debout contre le miroir ne sait plus quels gestes il serait convenable de faire... Pourtant elle tend ses bras : „Beppo!” Pas d'erreur c'est elle! L'homme s'est arrêté et la toise. Un pli mauvais déforme la bouche sensuelle : „Compliments, ma belle, pour du beau travail, c'est du beau travail”... Barbara croit rêver... cette voix méchante à laquelle elle n'est pas habituée... „Beppo... Tu me reconnais... je t'aimais tant! C'est pour toi... pour toi!” Mais il ne la laisse pas continuer : „Toi aussi, tu as donné dans le genre sentimental... c'est réussi! Mais, ma pauvre fille, des comme toi, y en a des centaines et des mieux balancées... qui peuvent rapporter la petite fleur bleue, hein? Et tu crois que c'est ça qui donne à croûter... Ce qui faisait ton prix, n... i... ni, fini! On a pensé que le bon Beppo rapporterait l'argent à la maison... après avoir sué devant des tas d'imbéciles! Avoue que c'est vrai! Garces de femmes!”

Barbara n'en croit pas ses oreilles. A mesure que l'homme parle, elle sent fondre autour d'elle son beau

rêve... Un vertige tout semblable à celui qui remplit ses yeux quand, du haut, du cirque elle regarde plonger, angoissée, le maillot blanc des trapézistes! Et cette musique qui ne couvrira pas la voix mauvaise „Nous deux c'est fini- hein! Je ne suis pas un homme à m'encombrer inutilement! Bien sûr, j'avais fait des projets... Une baraque neuve à nous, avec trois rangées d'ampoules sur le devant! Un petit boulot, pépère quoi! Mais mademoiselle a voulu se faire une tête à la Greta Garbo... Va dénicher un amoureux maintenant! Bonne chance, ma petite!”

Un signe de main ironique, et Beppo est près de la porte. Barbara court vers lui: „Beppo... je travaillerai... je...” — „Ca va... Ca va!” Il est dehors... il est déjà dans la foule qui lèche ses doigts poudreux de gauffres!

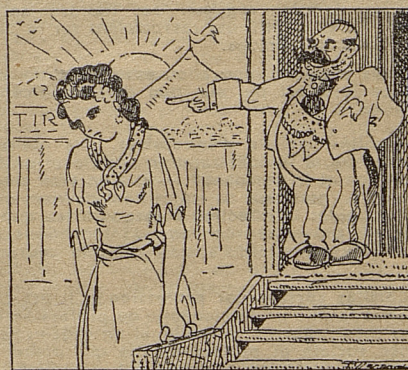
Les manèges naufragent dans les océans de clarté violente... bleues... mauves... pourpres...! L'accordeon pleure pour les coeurs faciles!

Et Barbara debout sur le seuil de la roulotte comprend que son beau rêve est mort, qu'elle-même l'a tué! Le printemps est partout, partout! Et la nuit est tiède.

Le lendemain à l'aube quand monsieur Casimir, le manager de la petite troupe, s'aperçu de la transformation de sa vedette, sans remarquer les pauvres yeux rougis par l'insomnie, par les larmes, il la saisit par le bras, lui présente sa valise maigre, et lui ouvre la porte : „Va retrouver ton amoureux, ma belle... je n'ai pas de place pour les bouches inutiles!”

Et Barbara s'en va dans le matin, appuyé sur les branches aux fleurettes mouillées d'aurores!

Un matin tout bleu... qui sent bon les prairies ou les rêves de la nuit se sont cachés! Barbara s'en va vers la ville, vers son nouveau destin inconnu avec le désespoir lourd à son coeur de n'avoir pas le droit, pour vivre, d'être une femme.



## Montherlant (suite)

Montherlant est comme tous les êtres : polyvalent. Sont culte pour l'Olympe ne détruit pas en lui sa passion pour lui-même. „Je n'aime que mes passions, tout ce que j'ai de volonté et de folie, c'est pour elle que je la canalise” (Mars 1912 in J. N. Faure-Biguet). Ce qui compte, ce sont ses désirs toujours changeants, mais dont la fluidité même augmente le prix romantique; il vit dans un continuél présent, dont il veut ignorer l'avenir. Il change, mais ne condamne pas ces changements qui ne sont que les diverses marches d'un être qui cherche sa voie. „L'absolu est le langage des innocents” (Aux Fontaines du Désir — 2927). Les changements mêmes se réduisent d'ailleurs à des alternances, c'est l'épuisement, les uns après les autres de tous nos désirs. Mais „tout ce qui est atteint est détruit” et les plaisirs satisfaits laissent toujours derrière eux ce voile de tristesse (Post coitum animal triste). On ne va jamais jusqu'au bout de soi-même, car à la fin de tout plaisir est le néant et l'homme qui s'épuise dans la satisfaction de ses désirs mouvant tranche lui-même dans sa vie. Il consume ce qui ne se remplace pas. Et c'est pourquoi le sport ne vaut que désintéressé, car „la seule mais suffisante condamnation de l'énergie, c'est que ce qu'elle obtient ne vaut jamais d'être obtenu.” (Aux Fontaines du Désir).

Pierre VERRET.

## Paternité

La Reine Mary d'Angleterre est d'une pruderie qui n'a d'égale que sa charité. Elle visite régulièrement tous les hôpitaux et l'autre jour à une Maternité, elle s'arrête devant le lit d'une jeune malade, très pâle et très blonde avait à ses côtés un joli baby aux boucles noires :

— Wat a sweet baby, dit la Reine, and what lovely black curls, I am sure his father is dark?

Traduisons pour nos lecteurs auxquels la langue de Shakespeare n'est pas familière :

— Quel délicieux bébé, dit la Reine, et quelles exquises boucles noires, je suis sûre que son père est très brun.

Et la jeune femme de répondre :

— I don't know, M'm, he did not take off his hat.

Traduisons la réponse :

— Je ne sais pas, Madame, il n'avait pas enlevé son chapeau. Authentique, mais shocking!

\* \* \*

## Dans le tram

Bibi (sept ans) vient de céder sa place à une dame âgée qui l'en remercie.

— C'est très gentil, mon petit ami, d'offrir ainsi sa place aux dames.

— Oh! réplique-t-elle, aux vieilles seulement.

# LE K.G. ET LA LOI

## LA CHARTE DU TRAVAIL

Par Pierre POULAIN

Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

C'est sous ce titre que poursuivant son oeuvre de réorganisation nationale, le Gouvernement du Maréchal PETAIN a promulgué la loi de 4 Octobre 1941 „relative à l'organisation sociale des professions“.

Le but à atteindre est de faire cesser la lutte des classes et d'amener patrons et salariés à collaborer, dans l'intérêt de leur patrimoine commun, en prenant pour règle, la solidarité professionnelle.

Nous n'avons pas la prétention ici d'entrer dans le détail de cet important monument législatif qui ne compte pas moins de quatre-vingts articles, mais seulement d'en donner à nos lecteurs un aperçu général.

A la base, répartition des activités professionnelles entre un nombre déterminé de familles industrielles ou commerciales.

**Les Syndicats** : syndicat professionnel unique dans une même circonscription, pour une même profession, constitué par catégories distinctes :

- 1<sup>o</sup> Employeurs
- 2<sup>o</sup> Ouvriers
- 3<sup>o</sup> Employés
- 4<sup>o</sup> Agents maîtrise
- 5<sup>o</sup> Ingénieurs, cadres administratifs et commerciaux.

Les artisans constituent en principe une section spéciale des syndicats professionnels. Les attributions des syndicats se limitent à des actes d'administration et d'encadrement à l'exclusion de toute activité politique ou confessionnelle.

**Unions et fédérations** : par professions ou groupe de professions et par catégorie distincte, il est institué des UNIONS qui rassemblent sur le plan régional des représentants des Syndicats, et des FEDERATIONS qui rassemblent sur le plan national des représentants des Unions.

**Les Comités sociaux** : innovation essentielle de la loi, ils en sont la charpente; c'est par eux que doit s'exercer réellement la collaboration.

A) **Les comités sociaux d'Entreprises**. „Ils réalisent (dit la loi) au premier degré la collaboration sociale et professionnelle entre la direction et le personnel“ — Il n'en sera créé que dans les établissements groupant au moins cent ouvriers ou employés — Attributions : aider la direction à résoudre les questions relatives au travail, provoquer échange d'informations mutuel, réaliser des mesures d'entraide sociale dans le cadre du Comité social local.

B) **Les Comités sociaux par profession** : „Il est créé (article 27) dans chaque famille professionnelle ou profession et à chacun des échelons local, régional et national un organisme corporatif à compétence sociale et professionnelle qui prend le titre de Comité Social local, régional et national.“

Ces comités ont une composition tripartite : patrons, salariés, autres catégories. Leurs attributions sont :

a) d'ordre professionnel : salaires, conventions collectives, formation professionnelle, embauchage et licenciement, hygiène et sécurité du travail,

b) d'ordre social : lutte contre le chômage assurances et retraits, entraide et assistance, amélioration des conditions d'existence. Un contrôle est assuré par des commissaires corporatifs assermentés.

Les infractions relevées par les Comités sociaux ou leurs délégués assermentés donneront lieu soit à des sanctions corporatives :

- amende au profit du patrimoine corporatif
- exclusion des organismes professionnels
- exclusion temporaire de la profession

soit, sur demande des organismes professionnels compétents à des poursuites devant le Tribunal du Travail (Juridiction nouvelle, création de la présente loi, et dont il sera parlé ci-dessous).

**Pouvoirs et prérogatives** : Ils jouissent de la personnalité civile et représentent légalement la profession ou famille professionnelle pour laquelle ils ont été constitués. Les pouvoirs publics sont représentés dans chaque comité social National par un Commissaire du Gouvernement.

Les questions interprofessionnelles sont traitées par les bureaux des comités sociaux de famille professionnelle existant à un même échelon.

**Maison commune** : Pour faciliter le fonctionnement des Comités sociaux, il est créé une maison commune par famille professionnelle. Les comités sociaux interprofessionnels peuvent utiliser une Maison Commune particulière qui devient la Maison des Corporations.

En ce qui concerne la détermination du salaire, la loi donne les précisions suivantes qu'il me paraît utile de faire connaître à nos lecteurs.

Le salaire comprendra les éléments suivants :

- a) salaire minimum vital, fixé par le gouvernement et variant suivant le lieu d'emploi et le coût local de la vie.
- b) rémunération professionnelle, correspondant à la qualification professionnelle du bénéficiaire, sous forme de coefficient applicable au salaire minimum vital et fixé pour chaque profession par le Comité Social National.
- c) suppléments tenant compte des aptitudes de l'intéressé, du rendement et des conditions dans lesquelles le travail est exécuté.
- d) allocations pour charges familiales, résultant soit de la législation générale sur la famille, soit des dispositions particulières prises par la profession.

**La Juridiction du Travail**. Les comités sociaux, aux divers échelons devront s'efforcer de prévenir ou concilier tous différends; en cas d'échec il sera procédé de la manière suivante :

**S'agit-il d'un conflit juridique?** Une distinction s'impose :

a) ce conflit peut être individuel c'est à dire n'intéresser que les parties en cause, en ce cas pas d'innovation, les tribunaux de l'Ordre ordinaire et les Conseils de Prudhommes restent compétents.

b) ce conflit peut être collectif. Pour le résoudre, la Charte du Travail crée une juridiction nouvelle : Le Tribunal du Travail.

Dans le ressort de chaque Cour d'Appel, il est créé un Tribunal régional du Travail, composé de deux magistrats dont l'un présidera et de trois membres du comité social régional compétent.

Les décisions de ces tribunaux régionaux seront susceptibles de recours devant un Tribunal National du Travail composé de 3 Magistrats dont l'un présidera et de 4 membres du comité Social National compétent.

**S'agit-il d'un conflit d'ordre économique?** Juridiction arbitrale. Le Comité social régional, ou à défaut le Tribunal du Travail, désignera trois arbitres, s'il s'agit d'un conflit circonscrit à la région. Si au contraire le conflit se situe sur le plan national, les arbitres seront désignés par le Comité Social National.

Considérant avoir ainsi donné à tous, de moyens pacifiques de règlement, le législateur dans l'article 5 de cette charte du travail décrète donc que : „Le lock-out et la grève sont et demeurent interdits.“

Une telle loi présentant de si nombreuses et si importantes innovations, ne pouvait être appliquée sans transition, aussi des dispositions ont-elles été prises pour donner le temps de créer les institutions nouvelles et permettre aux esprits de s'y adapter; en particulier, il sera constitué pour chaque famille professionnelle une Commission provisoire d'organisation. (A suivre.)

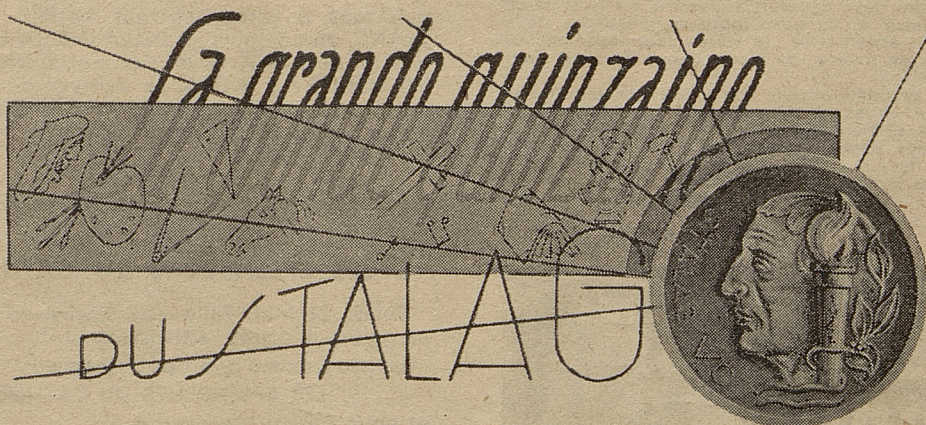


# NOS SPECTACLES

A nos lecteurs des Kommandos.

Nos lecteurs trouveront désormais chaque mois dans cette chronique le compte-rendu des spectacles donnés au Camp d'Offenburg. Notre camarade Mr Jean RICHEFEU a bien voulu nous faire bénéficier de sa grande compétence pour la rédaction de ces colonnes. Grâce à lui, les Kommandos éloignés pourront connaître tout au moins un reflet de notre activité artistique au Camp. Nous leur offrirons mensuellement cette faible participation à nos loisirs avec le profond regret de ne pouvoir faire plus et mieux en leur faveur. Nous tenons en tous cas à ce qu'on sache bien dans le Stalag que nous n'oublions pas nos camarades moins favorisés et que nous ne prétendons pas définir, en rendant compte de „fêtes“ hebdomadaires, le caractère véritable de la vie du Prisonnier. En effet si nos distractions diffèrent, à peine existantes pour les uns, relativement nombreuses pour les autres, nos rêveries intimes restent les mêmes, ces rêveries et ces aspirations qu'il faut connaître pour nous connaître. Elles sont le fond de notre âme commune de captifs et je tenais à le rappeler en tête de cette première chronique des spectacles au Camp car trop souvent nous avons été choqués par l'obstination maladroite d'une certaine presse qui affectait de présenter notre exil comme le déroulement assez agréable ma foi, de spectacles légers et continus. Nous ne voulons pas pour notre part paraître adhérer à ce déplorable et révoltant malentendu. Mais l'organisation des Loisirs au Camp représente un effort magnifique, productif et méritoire, de belles réalisations d'esprit Français, d'ingéniosité Française. C'est pourquoi nous nous devons d'en rendre compte pour faire honneur à ceux qui réagissent si opportunément contre les duretés de l'heure présente et pour inviter tous leurs camarades à les imiter dans la mesure de leurs moyens.

ANDRE-MASSON.



Au Camp d'Offenburg, lisons-nous dans le précédent numéro d'ESPOIR, un grand programme de réjouissance très variées est prévu.

Disons tout de suite que la charité et l'esprit de solidarité ont inspiré la réalisation du début de ce programme. Les organisateurs des Loisirs avaient voulu en effet que la „saison“ commençât par une Grande Quinzaine dont les recettes seraient employées à secourir les familles de cinq de nos camarades victimes de bombardements de Paris.

Par suite de nombreuses difficultés matérielles, cette quinzaine, qui devait avoir lieu au début du mois d'Avril, dut être reculée. Dès que cela leur fut possible, qu'une salle leur fut réservée, qu'ils furent en possession du matériel indispensable, les architectes, les artistes décorateurs, les électriciens se mirent au travail. Et c'est ainsi qu'au début du mois de Mai, avant même l'ouverture de la quinzaine, l'orchestre DELLA GRECA dont l'éloge n'est plus à faire, prenait place sur une scène parfaitement organisée et aménagée. Un radiocrochet mit aux prises quinze concurrents amateurs, qui furent présentés au public par un speaker spirituel à la manière de Saint-Granier. Sur sa recommandation, les auditeurs se montrèrent sévères mais justes. Quant au jury, il ne voulut en rien sacrifier au goût du public et c'est à bon escient qu'il distribua aux lauréats, les prix qu'ils avaient mérités. La moralité qu'un philosophe, s'il se laissait aller aux charmes de la musique, pourrait tirer de cette soirée c'est que les meilleures chansons ne sont pas toujours les plus longues.

Charmés, nous l'avons été comme toujours du reste, par l'exécution nuancée et parfaite du prélude de Carmen, de „Musique pour Toi“ et d'une fantaisie sélection sur l'Opérette „Showboat“.



Mais ceci n'était qu'un prélude et le 10 Mai la quinzaine s'ouvrait par une Kermesse. Dès le début de la matinée commença de régner dans le Camp une vive animation. Quelques poteaux, des bancs, des couvertures suffirent à improviser les stands les plus divers.

L'après-midi débuta par une amusante course au trésor dont les conditions et le départ furent donnés par un aimable fantaisiste, notre camarade BOUCOT. Aussitôt après M. le Lieutenant JOUANDON qu'accompagnaient M.M. les Médecins auxiliaires et les autorités du Camp, coupait d'un geste solennel le

ruban d'argent qui empêchait la foule de pénétrer sur le terrain.

La faveur alla tout de suite au „Palais des Sports“. Sur une estrade une musique appropriée battait un rythme endiablé, tandis que deux clowns, dont les costumes mettaient une note claire au milieu des uniformes ternes, se livraient imperturbablement à d'extravagantes fantaisies. Quand les spectateurs furent assez nombreux, le directeur du Cirque, à la découpe athlétique, présenta ses lutteurs, la poitrine barrée de longs rubans multicolores témoins de leurs victoires : „Avec qui voulez-vous lutter?“ Les engagements pris, une charmante caissière reçut le prix de places, la foule s'engouffra sur les gradins et la séance commença.

Ceux qui n'avaient pu trouver place ou dont le goût n'était pas pour les fortes émotions se dirigèrent alors, les uns vers le jeu de quilles, d'autres vers le jeu des anneaux, d'autres encore vers la pêche miraculeuse, la loterie, les courses de chevaux, la buvette; les plus sérieux enfin, toujours désireux de s'instruire, s'en allèrent visiter le „Loufoque Muséum“ où ils purent admirer à loisir les souvenirs du passé les plus divers et les plus fantaisistes que des conservateurs à l'imagination fertile, avaient collectionnés.

Personne, ni parmi les organisateurs, ni parmi les spectateurs ne se départit de son entrain au cours de cet après-midi; d'ailleurs l'orchestre qui, pour la circonstance, avait oublié ses allures de grande dame, ne se lassa pas de nous maintenir dans une joyeuse tonalité. Allant de stand en stand en un pittoresque cortège, nos musiciens obligeaient les badauds — et Dieu sait s'il y en a — à faire cercle autour d'eux et à écouter, ravis, les airs à la mode ou des chansons inédites comme „La Chanson du Stalag“ composé par notre camarade Lapergue sur l'air de „La chanson du Maçon“ de Maurice Chevallier.

La journée se termina „Au cabaret Chantant“ où l'orchestre une fois de plus offrit aux auditeurs un vrai régal. Ainsi finit cette première journée de la quinzaine qui fut marquée au coin de la générosité et du dévouement le plus désintéressé.

Le 1 Mai eut lieu la Soirée du „Gala du Spectacle“ avec le concours de l'orchestre et de quelques unes de nos vedettes. Elle commença par un sketch-présentation de notre populaire Olive. Spirituelle fantaisie en vers dans laquelle un prisonnier devenu vieux, évoqua d'antiques souvenirs de captivité en compagnie de Monte-Cristo et d'un ex-directeur d'un théâtre de Stalag. Les auditeurs ne manquèrent pas de souligner de leurs rires et de leurs applaudissements, de fines et discrètes allusions à certains petits travers qui font le charme de la vie d'un Camp.

D'une voix claire et vibrante le chef de la troupe, Pierre BLANC, dans une vivante rétrospective déroula alors sous nos yeux le film des représentations théâtrales et nous rappela les auditions musicales depuis Wildberg jusqu'à „nos jours“. Evocation parfois émouvante, toujours aimable. Certains morceaux et certaines scènes tirées de „Marius“, de „Paris toujours Paris“, du „Voyageur“, du „Train pour Venise“, d'„OCTAVE“ nous rappelèrent de bons souvenirs. Nous eûmes aussi le plaisir d'applaudir Christian Dejeante dans l'„Air de Samuel d'Herodiade“ et Charles Bergues dans la „Java Bleue“.



Puis ce fut le 16 en matinée et le 17 en matinée et en soirée „Les Tartempions“ revue militaire pleine d'humour et de gaieté de nos camarades Raymond Louche et Georges Bouyer. Le public ne ménagea pas ses applaudissements ni à l'orchestre, ni aux acteurs. On a bien ri pendant les tableaux de „La Tôle“ et de „La soirée chez le Colon“. Les rôles étaient fort bien distribués et chacun tint le sien avec beaucoup de brio et d'entrain. „Bidasse“ le personnage principal fut magistralement incarné par notre camarade Pignet, comédien de métier. Nos vedettes féminines, montrèrent là comme toujours beaucoup de grâce et leurs toilettes furent très applaudies. Wagnier, le chef tailleur s'était en effet surpassé et des bravos redoublés accueillirent l'entrée inattendue des deux danseurs espagnols qui exécutèrent avec fougue une valse et un paso-doble composé par Della-Greca. Le tango qu'il écrivit pour „la soirée chez le Colon“ sur des paroles pleines de poésie, de Pierre Blanc, fut aussi particulièrement apprécié.

Des décors très amusants avaient été brossés par les Ateliers M. A. G. Le coiffeur et les maquilleurs eux, aussi avaient fait merveille et avaient su donner aux artistes le visage qui convenait exactement aux divers personnages.

La soirée du 17 fut un véritable succès tant par l'exécution parfaite des marches militaires, des morceaux de Jazz, musette, que par le jeu très sûr des acteurs qu'un public emballé rappela jusqu'à quatre fois sur la scène.



Mais la troupe nous réservait un spectacle de choix pour les fêtes de la Pentecôte. Les 3, 24 et 5 Mai eut lieu en effet la représentation de „Fanny“ de Marcel Pagnol.

Fanny, un nom qui sonne clair au soleil de Marseille ; Fanny, épilogue mélancolique de „Marius“. C'était un gros morceau. Heureusement le groupe théâtral compte d'authentiques Marseillais qui s'étaient révélés déjà, de véritables artistes lors de l'interprétation de „Marius“. Pas un instant leur jeu ne trahit le caractère des personnages ; bien plus, ils ont su nous rendre compréhensibles et nous faire goûter cette vie débordante, cet accent qui chante au soleil, ce langage sovreux parfois si fortement coloré et parfumé d'aïoli, tempéré d'ailleurs quand il passe par les lèvres de Fanny, par des sentiments d'une délicatesse exquise.

Avant même le lever du rideau le vent du large nous préparait au spectacle : l'orchestre, sous la direction de Della-Greca, nous fit entendre un pot pourri des principaux airs d'Alibert.

Ce fut donc sans étonnement que nous avons pénétré dans le bar de César. Tout est noyé dans une demi-teinte bleutée. Une large baie nous fait deviner un coin du vieux port ; sur l'horizon se détachent des voiles blanches, ocre et jaunes des barques de pêche qui, sous nos yeux passent et repassent poussées par le mistral. On entend même dans le lointain la sirène d'un ferry-boat.

C'est dans ce cadre baigné de lumière que l'action commence de se dérouler : elle se poursuit dans l'intérieur d'Honorine c'est une cuisine aux murs clairs que les rayons du soleil viennent heurter violemment. L'intrigue se noue dans le magasin de Panisse, encombré par de nombreux articles de navigation et de pêche. Un joli voilier dû à la main experte de Dubois attire nos regards. C'est encore chez Panisse que la pièce se termine : tableau charmant où Fanny nous apparaît dans une coquette salle à manger, penchée sur des livres de compte.

Comment les acteurs ne se seraient-ils pas surpassés dans d'aussi charmants décors ? Bien souvent, au cours

du spectacle, nous avons été saisis par une émotion profonde tant ils se sont montrés vrais dans leurs attitudes et dans leur jeu.

Au palmarès il faut les nommer tous. Voici quelle était la distribution :

Fanny	Maurice CAENS
Honorine	Baptistin BONNAVIA
Claudine	Laurent LANTEAUME
La commise	Fernand LAURENT
César	Raymond ANTOINE
Marius	Docteur Jean ARNOUX
Panisse	Robert EMERY
Ecartefigue	Raymond LOUCHE
M. Brun	Jean MOREL
Le facteur	Victor BUISSON
Le chauffeur	Roger MARIE
Le Comptable	Roger AUGIER
Le Docteur	Jean LAGRAULET
Tartarrin	Pierre VERRET
L'Italien	Pierre ANSELMETTI

A tous, à notre Directeur metteur en scène Pierre BLANC, aux acteurs ; à DELLA GRECA et son orchestre ; aux ateliers M. A. G. et aux machinistes ; au costumier WAGNIER ! à RIOUX, le coiffeur de nos charmantes vedettes féminines vont encore une fois de plus nos compliments et nos applaudissements.

Jean RICHEFEU

## LES SPLENDEURS DU CATHOLICISME

Jeudi, 21 Mai, Salle des Loisirs, nous avons eu une magnifique soirée artistique.

Le programme avait pour thème :

LES SPLENDEURS DU CATHOLICISME

et nous permit d'entendre

Ouverture par le quatuor à cordes  
„Prière d'Alex Georges“

\* \*

Choeur à trois voix par la Chorale  
sous la direction de Pierre BLANC  
„In monte Oliveti“ de Martini

\* \*

Splendeur de la Maison de Dieu  
Architecture, Peinture, Sculpture  
par MM. VOLETTE et COUESNONG, Architectes

\* \*

Offertoire de César Franck par le Quatuor

\* \*

Quelques mots sur la musique religieuse  
par Pierre BLANC  
avec interprétation de deux morceaux de plein-chant  
par la Chorale  
„Veni sancte spiritus et Christus factus est“

\* \*

Les Grandes Lignes de la Littérature Catholique  
par Robert FILERE  
Lecture de quelques pages

\* \*

Panis Angelicus de César Franck  
par DEJEANTE et BLANC

\* \*

L'enthousiasme des mouvements de jeunes  
Présentation et Choeurs par SIGONNEY  
J.O.C : AUGIER J.E.C : DESCHAMPS  
J.A.C : POPULUS Scouts : BRET

\* \*

„Tu es Petrus“ de Liz par DEJEANTE

\* \*

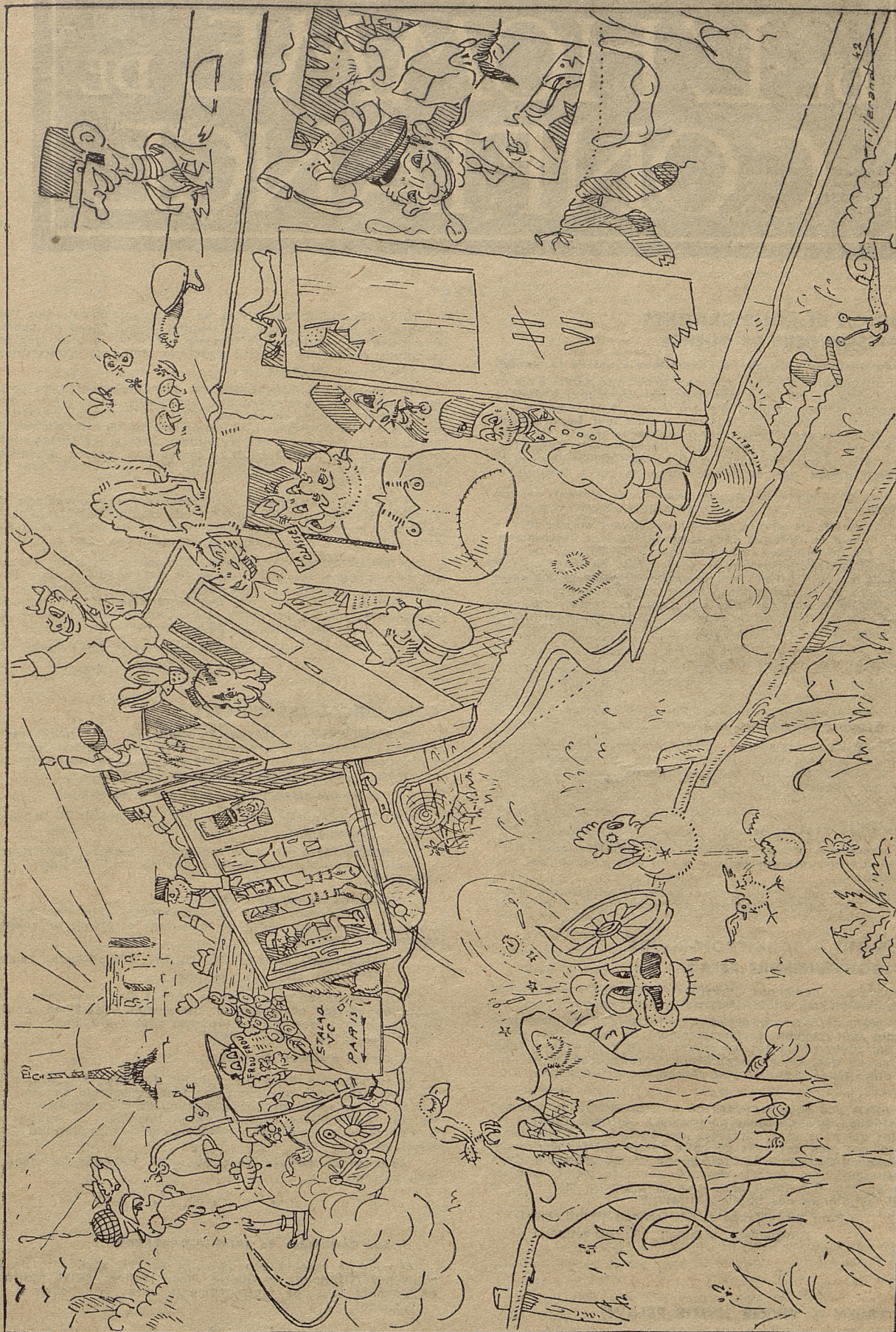
L'épanouissement du catholicisme par les missions  
par l'abbé ADNET

\* \*

Choeur à trois voix par la Schola  
„Tristis est anima“ (Martini)

\* \*

Prière de Tülmstedt par le Quatuor



Nach Paris . . .

# DE L'HOMME DE CONFIANCE

R. SEGUY

## EXPÉDITION DE COLIS GRATUITS AUX PRISONNIERS DE GUERRE

### 1<sup>o</sup>) Cas de prisonniers de guerre nécessitant ayant de la famille.

Ces prisonniers doivent adresser leurs étiquettes à leurs familles. Celles-ci sont déjà informées par communiqué déposé dans chaque mairie, qu'elles doivent à leur tour remettre ces étiquettes à une oeuvre de leur choix dans leur Département. L'oeuvre fera une enquête pour reconnaître la qualité de „Nécessiteux“ des familles en cause et, si l'enquête est affirmative, adoptera le prisonnier qui sera inscrit sur son fichier pour recevoir le colis gratuit dès remise de l'étiquette par la famille.

### 2<sup>o</sup>) Cas des prisonniers de guerre nécessitant n'ayant pas de famille.

Les prisonniers de guerre nécessitant n'ayant aucune famille doivent envoyer au délégué départemental de leur Département d'origine (le département d'origine est à la volonté de l'intéressé, soit le département où il résidait à la mobilisation soit le département où il est né) leur première étiquette et une carte réglementaire de correspondance munie du coupon-réponse. Sur la partie de cette carte réservée à la correspondance, le prisonnier indiquera son désir de recevoir des colis gratuits et inscrira les renseignements suivants :

- nom et tous ses prénoms
- date et lieu de naissance
- adresse de son domicile à la mobilisation avec nom et adresse de son employeur
- éventuellement le nom et l'adresse de l'oeuvre qui lui a jusqu'alors envoyé des colis.

Le Délégué Départemental utilisera le coupon-réponse pour faire savoir au prisonnier si sa demande est agréée et lui donner le nom et l'adresse de l'oeuvre où il devra, à l'avenir, adresser ses étiquettes de colis.

## NECESSITEUX —

Les camarades m'ayant adressé une étiquette avec fiche réglementaire de renseignements, n'auront plus à passer par mon intermédiaire.

Quand ils auront reçu le premier colis, ils adresseront directement leurs étiquettes à l'adresse de l'expéditeur du 1<sup>er</sup> envoi.

## HABILLEMENT — DONS CROIX-ROUGE ET DU GOUVERNEMENT PÉTAÏN

Réponse aux demandes adressées à l'Homme de Confiance pour l'obtention des effets reçus de la Croix-Rouge.

Une information mal comprise a fait croire à de nombreux camarades qu'à l'avenir, le remplacement de leurs effets serait assuré par prélèvement sur les stocks de la Croix-Rouge. Nous faisons savoir que, comme auparavant, le remplacement et l'entretien des articles usés est à la charge de la Compagnie Allemande.

Les effets que nous recevons de la Croix-Rouge ne peuvent être distribués qu'à une personne nommément désignée figurant sur des listes qui nous sont adressées de Genève. Tous les camarades qui ont reçu des colis de cette nature ont fait écrire par leur famille au Comité de la Croix-Rouge de leur domicile. Ceux qui désireraient en recevoir devront suivre la même voie en ayant bien soin d'indiquer leurs nom et prénoms, matricule, la taille et la peinture des objets désirés.

Dons Croix-Rouge et Gt. Français (Habillement)  
L'Inspecteur : Adjudant PAYRAU Antony.

\* \* \*

## LIEBESGABEN — VIVRES „COLIS PÉTAÏN“

a) L'emballage est fait par des camarades éprouvés et expérimentés, chaque caisse est cerclée, les erreurs de quantités sont pratiquement éliminées. Si vous constatez des différences, demandez à votre Kommandoführer de déposer une réclamation auprès de l'administration des Chemins de Fer. Si la réclamation n'est pas solutionnée favorablement, écrivez alors à l'Homme de Confiance du Stalag.

b) La répartition des vivres se fait uniformément pour l'ensemble du Stalag, aucune réclamation à cet égard ne saurait être prise en considération. Sachez bien que le total des expéditions représente l'effectif exact du Stalag et la répartition est calculée en conséquence.

c) L'effectif des Kommandos est essentiellement variable et les changements ne peuvent être enregistrés sur-le-champ, malgré la bonne volonté du service du travail. Convenez cependant que les envois sont aussi bien excédentaires que déficitaires (le hasard et la fréquence des mutations). Seules, les réclamations portant sur une différence d'au moins une dizaine d'hommes peuvent recevoir une suite favorable (ces réclamations sont extrêmement rares).

d) Certains Kommandos voudraient recevoir davantage de biscuits, d'autres doivent en avoir un besoin moins urgent. Il sera tenu compte des desiderata, dans la mesure du possible, bien entendu.

e) Des difficultés de transport vont nous contraindre à espacer la fréquence des envois et le tour d'expédition pour l'ensemble des Kommandos demandera désormais six semaines au lieu d'un mois. — Mais voici que la Mission SCAPINI annonce l'envoi d'un camion de France et vous seriez alors servis à domicile... Bien des difficultés disparaîtront.

Liebesgaben-Vivres „Colis Pétain“

L'Inspecteur : G. REMAUD.

## COMMUNICATIONS DIVERSES

a) **Réclamations et commandes de tabac.** Pour toutes réclamations de tabac et cigarettes, l'Homme de Confiance des Kommandos doit passer par l'intermédiaire du Kommandoführer qui adressera lui-même la réclamation en Allemand à :

Kantinen-Verwaltung — Stalag V C OFFENBURG

N-B. On laisse prévoir une nouvelle diminution de la ration journalière.

b) **Réclamations de Paye** (rappel) : s'adresser directement à : Verwaltung Abteilung Devisen, Kommandantur Stalag V C — OFFENBURG.

c) **Rédaction du courrier** : (rappel)  
Vous devez dans votre correspondance avec l'Homme de Confiance du Stalag, sérier les questions et établir un courrier séparé, par exemple :

Habillement, Colis-Pétain, Loisirs, Bibliothèque, Journal „ESPOIR“, etc...

Cette séparation des questions permet d'adresser chaque demande au service compétent immédiatement. Vous me rendrez service et vous recevrez les réponses plus rapidement.  
ECRIRE SUR PAPIER LIBRE.

### d) Centre d'Etudes de Stalag.

Le responsable du Centre d'Etudes du Stalag V C vous avise qu'il adressera mensuellement aux Kommandos qui en feront la demande des séries graduées d'exercices d'Enseignement commercial (Arithmétique commerciale et financière — Notions de Commerce et de Législation commerciale. — Comptabilité Commerciale).

Les corrigés de ces exercices vous parviendront dans le mois suivant.

\* \* \*

### e) Aux Camarades de BRIVE-LA-CAILLARDE.

Si vous ne recevez pas de colis, écrivez au Comité de Secours aux Prisonniers de Guerre, Place Molière, BRIVE (Corrèze) en donnant tous les renseignements utiles (voir communiqué croix-rouge).

\* \* \*

### f) Madame DROMARD, 68 rue de la Paroisse — VERSAILLES (S u O)

désire correspondre avec des camarades de son fils DROMARD Jean du 154 R.I.F., tombé à MOYEN en Meurthe et Moselle.

# La Vie Universitaire et Intellectuelle

Il existe, dans les camps, des „Universités“, des „Centres d'Études“, un ensemble de cours et de conférences assez relevé pour mériter ces titres à première vue, semble-t-il assez écrasant. On n'y passe ni examens ni concours ; on y délivre cependant des „certificats de scolarité“ qui rendront plus facile aux „étudiants“, après la libération, la reprise de leur travail. En tout cas, on y parle doctement, peut-être de toute chose connaissable et l'on s'y exerce. Aussi Mr J. Carcopino, alors Ministre de l'Éducation Nationale, a-t-il pu féliciter ces prisonniers qui malgré tant d'obstacles n'avaient pas abdiqué leur vie intellectuelle, ni renoncé à ce qui constitue leur raison d'être et leur force.

Ici, au Stalag V C, on ne saurait concevoir une entreprise aussi vaste : trop de difficultés l'interdisent.

Notre but ne peut être placé si haut. Quelques-uns attendent une aide, une direction — moins encore, la chiquenaude qui les lancera. Ils désirent de parfaire ou, plus simplement, ne pas oublier : quelquefois, apprendre ce qu'il est possible, ici, de leur enseigner. De bonnes volontés se sont offertes pour satisfaire un désir si légitime. D'autres plus riches de leurs fonds, et que leur goût du livre ou de l'écriture a préservés du nonchaloir, souhaitent se rencontrer, se mieux connaître, et, comme dit Montaigne, frotter leur cervelle à celle d'autrui. Ceux-ci formeront des „Centres d'Études“ au gré de leurs préférences. On leur demandera de ne pas jalousement garder leurs pensées, de communiquer aux personnes qui ne se contentent pas de ping-pong ni de bridge, le résultat de leurs méditations, de leurs recherches et de leur expérience. Si les circonstances nous favorisent, peut-être ce programme poura-t-il ensuite se développer.

Du moins aura-t-on essayé de restituer, d'une manière publique, ou d'accroître, la part qui, jusque dans un camp, revient à l'esprit. Le prisonnier demeure un homme, dans le sens plein du mot ; à l'intérieur des limites qui lui sont taxées, il lui appartient d'affirmer qu'il se sent toujours digne de ce nom et de manifester le prix qu'il attache à la portée la plus noble de lui-même.

P. DUHARD

Professeur Agrégé de l'Université

## PREMIER BILAN

Il existait déjà, depuis des mois un ensemble de cours et de conférences que des circonstances extérieures ont plus ou moins désagrégé et dont la première était la non-reconnaissance officielle.

Aussi dès notre arrivée au Camp d'Offenburg nous avons repris notre travail et lentement mais sûrement le Centre d'Études et de Conférences s'est organisé et voit avec plaisir les colonnes d'ESPOIR s'ouvrir devant sa jeune activité officielle.

## CONFÉRENCES

Dès le 28 Avril dernier, nous commençons la série des conférences en traitant „Le Japon“, suivi d'un aperçu sur la richesse minérale de la France; les Etats-Unis à leur tour étaient évoqués devant un auditoire toujours plus important, et enfin la dernière en date nous présentait „Montesquieu“ vu à travers les „Lettres Persanes“ et „L'Esprit des Lois“.

Pour développer davantage l'émulation et permettre à nos camarades de s'instruire en se distrayant nous allons monter un cycle de conférences ayant pour thème général „L'Évolution Française“ divisée en trois groupes :

1<sup>o</sup> Historique — 2<sup>o</sup> Littéraire et Artistique — 3<sup>o</sup> Économique considérés dans les périodes successives de l'Histoire de Français.

Des camarades compétents se réuniront pour dégager les faits saillants ou principaux de la période envisagée et qui seront traités sous formes de CONFÉRENCES de VULGARISATION.

Le rôle de ces cercles ne se bornera pas uniquement à la préparation des dites conférences mais cela permettra en plus, d'échanger des idées, de confronter des points de vu différents sur les sujets traités dans ces conférences.

Ces réunions seront ouvertes à tous sans distinction, la seule condition est d'apporter une meilleure compréhension des aspirations de chacun dans un esprit de tolérance et de franche camaraderie.

## COURS

Cette partie se divise en deux groupes bien distincts :

- 1) L'Enseignement Commercial qui est déjà en plein fonctionnement,
- 2) L'Enseignement Primaire qui est en voie d'organisation, l'Enseignement Commercial comprend trois cours :
  - a) Arithmétique Commerciale et Financière,
  - b) Commerce et Notions de législation Commerciale,
  - c) Comptabilité Commerciale.

Ces études pourront être sanctionnées par un certificat de scolarité, susceptible d'être échangé en France contra le Certificat de Teneur de Livres.

L'Enseignement Primaire s'inspire du désir exprimé par notre Ministre de l'Éducation Nationale dans la circulaire adressé aux Stalags et Oflag.

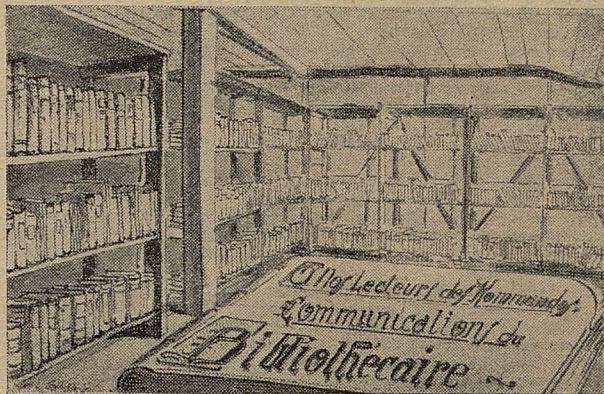
Par conséquent nous désirons créer au Camp une Ecole qui comprendra deux cours :

a) un Cours préparatoire qui mettra nos camarades ayant des connaissances insuffisantes ou nulles, en mesure de tirer un profit personnel de leur séjour en Allemagne.

b) Un cours de Préparation au Certificat d'Études Primaires pour que nos camarades dépourvus de leur emploi d'avant-guerre, à leur libération puissent profiter du reclassement des prisonniers en présentant des garanties suffisantes pour les orienter vers une nouvelle profession. Le certificat d'Études obtenu pendant leur captivité sera un des éléments leur permettant de considérer l'avenir avec confiance tout en leur donnant une meilleure idée d'eux-mêmes.

Une commission d'Enseignement a été désignée pour mener à bien cette tâche et à cette occasion nous serons toujours heureux de vous tenir au courant de nos efforts qui, nous l'espérons, seront productifs.

E. DELESTRE.



Depuis notre installation au Camp d'Offenburg, nous sommes en mesure de faire parvenir aux Kommandos qui en feront la demande, des ouvrages de la Bibliothèque scientifique du Stalag.

Déjà nous avons fait parvenir suivant les demandes, le catalogue de ces ouvrages.

Nous attirons l'attention des Hommes de Conscience des Kommandos sur les points suivants :

Ne disposant que d'un nombre limité d'ouvrages, nous ne pourrions donner satisfaction aux commandes qui nous seront faites, que dans la mesure où les livres prêtés nous seront renvoyés dans les délais prescrits.

Lors d'une demande de catalogue ou de livres, indiquez très lisiblement l'adresse et numéro du Kommando, afin d'éviter toute erreur ou perte de temps.

Nous demandons également que le catalogue nous soit renvoyé avec la commande de livres.

La collection d'ouvrages en notre possession étant très difficilement renouvelable, nous prions nos camarades d'avoir le plus grand soin des ouvrages qui leur seront adressés.

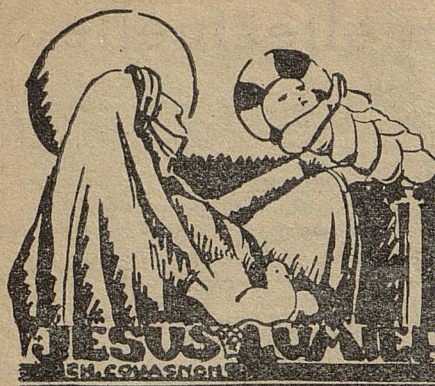
A chaque envoi, une liste détaillée sera jointe, cette liste devra nous être renvoyée avec les livres.

Nous nous efforcerons de donner satisfaction à tous dans les délais les plus courts, et vous prions de croire chers Camarades à notre amitié.

Toutes les communications relatives à la Bibliothèque devront être faites à l'adresse suivante :

BIBLIOTHEQUE SCIENTIFIQUE Du STALAG V C  
Lager OFFENBURG

Le Bibliothécaire : R. HESTROFFER.



# L'ABBÉ VOUS PARLE

**JESUS LUMIERE POUR ECLAIRER LES NATIONS**  
EN COMMANDE

## DE LA FIDÉLITÉ DU CŒUR A LA FIDÉLITÉ DU CORPS...

par l'Abbé G. GIRARD.

Petites photographies de la fiancée ou de l'épouse ou de la maman entourée de ses petits, que le prisonnier accroche en bonne place au-dessus de sa couche de bois, ou qu'il conserve précieusement dans un pli de son portefeuille, vous êtes la preuve que le cœur du prisonnier est resté fidèle !...

On avait pourtant bien dit, mes camarades Français, que vous étiez légers !...

Peut-être l'étiez-vous ?

Peut-être avez-vous cru qu'il ne pouvait en être autrement ?

Peut-être n'avez-vous pas toujours cru à la fermeté des serments d'amour que vous avez jurés ?... On dit „Toi seule!“... on dit „... toujours“, poussé par une exigence secrète qui est dans l'amour même et puis... on réserve sa liberté, avec plus ou moins de loyauté et de franchise.

Or l'éloignement, la séparation, en creusant votre cœur, en le vidant d'un tas de préoccupations secondaires, apportées par la vie et son divertissement, ont enfin dégagé et isolé la roche solide des affections vraies.

Avez-vous jamais visité des villes d'Auvergne, bâties sur un sol, dont l'érosion a entraîné les couches sédimentaires et sablonneuses, puis dégage l'aiguille de lave dure, que l'on a couronné d'un sanctuaire ? Votre cœur est semblable à ces paysages tourmentés et pieux...

Sous l'action des événements orageux, il s'est dépouillé des attachements factices et a retrouvé les affections uniques et solides, auxquelles votre vie est consacrée...

Pour parler sans images, et comme l'a décrit ici-même en termes délicats un de nos camarades de Kommando, vous aimez mieux et davantage. La séparation en vous privant des mille bonheurs des présences chères vous en a fait mieux estimer et sentir le prix...

Les souffrances présentes aiguissent encore le regret du passé... Enfin, isolées des nombreux objets sur qui elles se dispersaient, les puissances affectives de votre cœur se sont concentrées sur leur objet central, trouvant dans cette concentration une puissance et une ardeur inconnues jusqu'alors...

Tels les rayons solaires, qui, captés et réunis en faisceaux par la lentille, sont bien plus brûlants que lorsqu'ils sont dispersés... Et votre amour ainsi accru, s'est encore affiné... A défaut de la jouissance quotidienne, ou l'égoïsme a facilement sa part, ils s'est épanoui en une vigilance lointaine, beaucoup plus généreuse, qui se développe dans le secret de vos réflexions et se traduit par les conseils de vos lettres hebdomadaires... Vous pensez moins à „vous“, plus à „l'autre“...

Moins d'égoïsme, plus de dévouement... Si l'amour dans sa réalité la plus belle, est le don de soi, n'est-il pas vrai que l'amour fidèle et vigilant, que vous portez maintenant à votre fiancée ou à votre épouse, s'est enrichi d'une qualité plus rare et plus précieuse ?

Puisse-t-il ne plus jamais la perdre et conserver, aux jours de la présence, ce qu'il a conquis aux jours de l'absence : la fidélité du cœur fervente et dévouée.

Je ne nie pourtant pas les ravages possibles de l'absence. La présence corporelle est si nécessaire à nos cœurs de chair et à nos corps sensibles !

L'amour, qui souvent, se décante et se purifie par l'éloignement et la séparation, peut aussi en mourir ! On peut être tenté de chercher des remplacements... , les sens surtout...

Ce qu'il y a de grave, c'est lorsqu'on veut se persuader que ces remplacements charnels peuvent laisser intacte la fidélité du cœur. Il faut dissocier disent certains, l'union que la morale traditionnelle a soudé entre le sentiment intérieur et la sensation physique. Ce sont-là énoncé-t-on, deux choses différentes : l'un n'engage pas l'autre. La recherche des sensations sexuelles est chose aussi indifférente que le désir de boire et de manger, et, tout en gardant intact dans son cœur, comme dans un sanctuaire inviolé, le culte et l'amour d'une femme, l'homme peut livrer son corps à d'autres, par simple nécessité organique.

Il serait un peu long de dénoncer tous les sophismes, qui se cachent sous ces affirmations brutales, ou de dérouler la chaîne des conséquences fâcheuses qu'elles entraînent pour l'individu, la famille, la société...

Je n'y opposerai ici que le témoignage de faits psychologiques. En fait, l'amour normal, entre homme et femme, exige le don total du corps et en fait le don total du corps veut signifier l'amour.

Amour égale don de soi.

Don de soi égale amour.

Il y a là, contre tous ceux qui veulent arbitrairement dissocier l'homme et établir une distinction artificielle entre le corps et le cœur, une réalité vivante qui forme un tout.

Sinon, si vraiment, il n'était pas dans la nature des choses, de se donner quand on s'aime, et de s'aimer quand on se donne, pourquoi l'homme ne veut-il pas dans la majorité des cas, que la femme, à qui il dit avoir donné son cœur, sache qu'il livre son corps à d'autres ? Par peur de sa jalousie ? Mais pourquoi la femme est-elle jalouse, sinon parce que son amour la pousse d'une force instinctive puissante à exiger pour elle et pour elle seule le don qu'on lui a promis et qu'on lui a fait.

Et l'homme ? D'où vient donc la jalousie qu'il éprouve généralement lui-même s'il vient à apprendre que la femme qu'il aime livre son corps à d'autres ? S'il considère comme indifférent le don du corps, quand il s'agit de lui, pourquoi ne reste-t-il généralement pas indifférent, quand il s'agit d'elle ?

Non la nature ne trompe pas :

L'amour est naturellement absolu et totalitaire. L'homme qui n'est pas fidèle à sa femme dans son corps et qui prétend pourtant lui être fidèle de cœur, se ment à lui-même, par faiblesse de volonté... ou alors... il n'a pas connu l'amour véritable.

Se donner est normalement l'exigence et le signe de l'amour. Si comme on pourrait le faire remarquer, les forces instinctives et naturelles nous poussent aussi au plaisir de sens, même lorsque le cœur n'est pas réellement pris ; c'est par une aberration semblable à celle qui pousse l'homme à manger et à boire, alors que le corps n'a plus réellement ni faim ni soif.

Ces aberrations, c'est le devoir de la raison de les reconnaître, et celui de la volonté de les maîtriser...

... Petites photographies de la fiancée, de l'épouse ou de la maman entourée de ses petits, que le prisonnier accroche au chevet de sa couche ou conserve sur lui et par lesquelles il veut signifier sa fidélité,

soyez pour lui le signe d'une fidélité totale !...

C'est l'exigence normale d'un amour loyal.

## LA VIE RELIGIEUSE AU CAMP

Les cérémonies religieuses sont attrayantes et suivies par une nombreuse assistance ; les fêtes de Pâques, de Jeanne d'Arc, de l'Ascension comptent dans la vie du Camp. Les Abbés présents au Camp y prennent leur tour de parole ; le 17 Mai, nous avons organisé une messe de Requiem pour les victimes civiles des bombardements. Des brefs choeurs parlés succédaient aux chants à plusieurs voix interprétés par la Schola, toujours sous la direction de Pierre BLANC.

Et que dire de la Messe ? Quelle splendide réalité que celle de plusieurs prêtres officiant le saint sacrifice de la Messe auquel assistent de nombreux camarades qui reçoivent souvent dans leur cœur Notre Seigneur, qui est leur force, leur lumière. Quelle Bénédiction pour le Camp !

A partir de Dimanche, nous garderons peut-être tous les jours le Saint Sacrement ; que de supplications monteront vers lui ! Ce sera comme dans nos églises de Paroisse, déjà le Jeudi et le Dimanche, Jésus notre grand frère est présent sur l'autel. Le soir nous avons bénédiction du Saint Sacrement et le dimanche soir, nous chantons „Complies“.

Si nous soignons notre âme, nous ne négligeons par de cultiver notre esprit. Un cours de religion a été institué une fois par semaine, un laïc fait un commentaire d'Évangile, suivi de la causerie. Jusqu'ici les Abbés BRISE et GIRARD traitent des sujets suivants : Le Christ, Marie.

De nombreuses conversations ont lieu entre un groupe de bons chrétiens et l'aumônier, et roulent sur les diverses questions de dogme, de morale, d'Évangile et sur la manière et la nécessité pour eux de ramener au Christ leurs camarades. Le Jeudi, le sacrifice de la Messe, les communions sont offerts aux intentions de Kommandos. Cette messe est appelée „la messe pour le Kommando“. Nous essayons de mettre en pratique le commandement du Christ : „Aimez-vous les uns les autres“ en aidant dans la mesure du possible nos camarades nécessiteux.

Lisez donc mes chers confrères et chers amis, le billet où je vous demande de nous écrire.

La vie spirituelle est alimentée par la prière de chacun des prisonniers d'abord, car il y a des âmes ferventes au Camp, on y prie, je vous assure ; il y a la prière publique, celle de tous les soirs, après l'appel ; nous avons jugé bon de laisser faire la prière par les laïcs. Eh ! Quoi ! ne savent-ils pas aussi bien que les prêtres demander, exposer leurs besoins, rendre gloire à Dieu. Oh ! je sais bien que cet exercice de la prière personnelle implique effort. Faire une prière qu'on a pensée soi-même et non une prière toute faite, une formule si belle soit-elle, imprimée et récitée ne vaut rien à côté de l'autre prière qui elle implique réflexion, méditation, et c'est cela qui nous est indispensable.

Abbé BRISE.

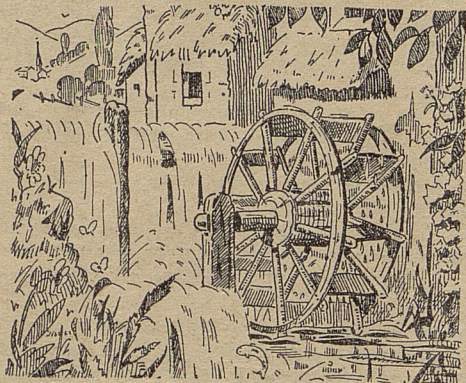


# Variétés

## ARMAND DES GAUDIOTS

par Robert-Louis MARCHAND.

A plusieurs lieues à la ronde on connaissait le Moulin des Gaudiots, un de ces vieux moulins comme il en existe tant au cœur du Morvan, pelotonnés dans le fond de vallées, au bord des ruisseaux aux eaux fraîches, où, légères, les truites cabriolent en remontant le courant.



Le Moulin des Gaudiots ! Lorsque j'évoque ses murs gris recouverts de lierre, son bief aux eaux noires, sa vieille roue vermoulue aux palettes moussues et disjointes, c'est un peu de mon enfance qui renaît, de mon enfance insouciante de jeune sauvageon habitué aux rudes hivers de mon Morvan natal, mais aussi aux belles journées radieuses que l'on passe à flaner, au bord de l'eau sous les vernes au sombre feuillage, où parmi les landes arides toutes baignées du soleil d'été et de l'odoriférante senteur des bruyères mauves et des genêts d'or.

Depuis bien longtemps la roue du Moulin des Gaudiots ne tournait plus ; les meules de granit rose avaient déserté le toit de chaumé et verdissaient dans la cour, vieilles choses oubliées, rappelant à peine un passé lointain...

Mais pour tous ceux du hameau c'était toujours le Moulin...

Il avait son histoire d'ailleurs, et, j'ai souvenir, qu'aux longs soirs d'hiver, ma grand-mère prenait un malin plaisir à me la conter ; n'y parlait-on pas des „beufnilles“ du „trou des ch'tits drôles“ ? vieilles sorcières grimaçantes qui s'en venaient, par les nuits laiteuses et froides, précipiter sous une grosse roche surplombant la rivière, les enfants désobéissants ! Et la légende du loup rouge, terrible loup-garou qui jusque dans la cour du Moulin faisait la chasse aux adolescents dont une jeune et belle meunière tournait les têtes !

Toutes ces histoires pourtant savoureuses dans leur naïveté d'autrefois, ont vieilli avec les choses et sombrent maintenant dans l'oubli.

Pourtant il en subsiste une que le temps n'a pas eu encore possibilité de faire disparaître, et c'est elle-là que je voudrais conter, telle que je la tiens moi-même d'un brave morvandiau de chez nous.

Vaut-elle la peine d'être narrée ? Certains y verront une galéjade de méridional hâbleur, et, pourtant, il y a loin du Morvan aux Bouches-du-Rhône !

C'était au début du siècle. Délaissé depuis de nombreuses années déjà, le Moulin des Gaudiots avait été racheté par Stanislas Mitoiset, un vieux morvandiau originaire de Natalou, âpre au gain mais franc buveur de ratafia.

Il s'y était installé amenant avec lui son épouse, la Mélie et son fils, l'Armand, un grand gars aux yeux clairs comme de l'eau de roche. Et depuis le Moulin s'était transformé en ferme morvandelle ; Stanislas peu à peu avait élargi le domaine ; les arpents du Crot de Bougeotte, ceux d'Artimont, les soitures du pré des Trablats, étaient venus rejoindre les prés de la Rousse et les champs des Gaudiots.

Le vieux Mitoiset menait bien son affaire ! C'était là, le plus bel éloge que pouvaient lui décerner les paysans de l'endroit ; il s'en moquait d'ailleurs, se contentant de tailler et de rogner à sa guise, en morvandiau têtù qu'il était.

Tâches de toujours t'y prendre comme moué, et ça ira bien ! répétait-il à son gars en se balançant sur ses courtes jambes.

Un drôle de luron que celui-ci, ne renâclant pas sur la besogne et ne perdant pas ses journées à courir la peurpentine avec les gaillards de son âge. Il avait atteint sa trentième année sans qu'on l'ait jamais vu attablé devant une bouteille, chez la Norine, cafetière au hameau, où les „arcandiers“ du lieu avaient coutume de tenir conseil plusieurs fois par semaine.

De temps en temps il délaissait le domaine familial pour s'en aller rôder de long de la rivière, son épervier dissimulé sous sa large blouse.

— J'vas mettre chauffer l'huile ! disait la Mélie en le voyant partir. Ca m'servira toujours à faire „quèques cripioux“ si tu ne „rappourtes ran !“

La vie allait son petit train-train aux Gaudiots. L'hiver on prolongeait les longues veillées au coin de l'âtre, avec, pour seule lumière, les bûches rougeoyantes qui léchaient la crémaillère, tandis qu'au dehors la bise bramait sous les auvents. Dès les premiers beaux jours, Armand attelait Chapet et Corbin, les deux boeufs de la ferme, et partait à l'assaut des raïdillons pour les labours de printemps. Venait ensuite l'époque des foins qu'on ramène au fenil celle de la moisson où l'on chante gaîment en ramenant les gerbes, lourdes d'épis mûris, celle des battages, qui sont en Morvan autant de fêtes dans les fermes où coule des cruches sans jamais s'épuiser un vin clair et qui réchauffe les cœurs et rend joyeux.

Ainsi passaient les saisons au vieux moulin ; aucun événement ne semblait devoir modifier l'existence de ses occupants. Un beau jour cependant, le père Mitoiset vint rejoindre son gars dans la chambre à four :

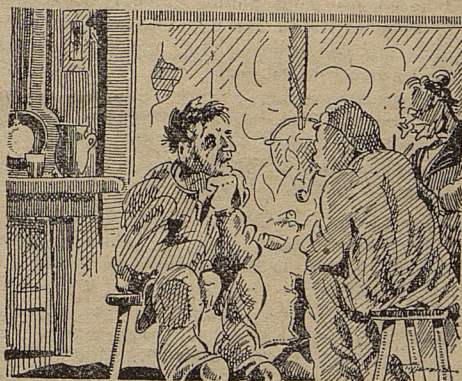
— J'ons causé tous deux la mère et mé foué j'crais qu'tu devrais t'mairier !

Armand releva la tête.

— J'seus donc pas ben coûme ça ! y-é ben aissez d'eune femme é lai maigeon et mé foué lai mère aut encouère gaillarde !

Le vieux branla du chef. Ce n'était point son avis. Armand était d'un âge où il fallait sérieusement songer à prendre femme. D'ailleurs, pouvait-on lui citer des gaillards ayant dépassé la trentaine et qui, s'ils n'avaient pas encore convolés en justes noces, n'avaient pas au moins quelques projets bien arrêtés sur ce point !

Plus adroite la Mélie était venue à la rescousse. Elle se faisait vieille et aurait tant besoin d'une bru à la maison pour la seconder ; et puis, elle aurait une fille auprès d'elle pour la câliner un brin et l'appeler „maman“ ; elle, qui avait vécu jusqu'ici entre un vieux bougon et un gars taciturne, n'avait-elle pas le droit d'avoir sur ses vieux jours une „jeunesse“ qui la cajolerait un peu ?



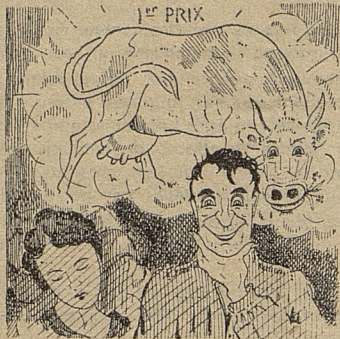
„Maman Mélie par çï ! Maman Mélie par là !“ Rien que d'y songer la vieille en avait les larmes aux yeux !

Ses parents plaîdèrent tellement bien leur cause, qu'un beau jour l'Armand déclara :

— J'vas m'occuper de c't'affère là é l'entrée d'l'hiver !

Il tint parole. Dès les premières brumes d'octobre, il se mit chaque soir à désertier régulièrement les Gaudiots. Il partait sans bruit en longeant la rivière jusqu'à la Planche des Grasseaux,

laissant intrigué et perplexe le berger de la Rochette qu'il avait coutume chaque soir de croiser à la patte d'oie du Rû de Creuzant. Il remontait ensuite le raïdillon des Penats qui mène tout droit par la forêt aux pâtures de Villers. Il s'arrêtait pour reprendre haleine à la corne du bois de la Cabane. De son



pâle halo, la lune éclairait la clairière ; souvent quelques chevreuils venaient boire à la Fontaine aux Loups. De loin, Armand suivait leurs allées et venues ; lorsque désaltérées, les bêtes s'éloignaient vers les broussailles du versant des Garoux, il reprenait sa marche et, par un sentier tortueux, jalonné de crapaux nasillardes, débouchait derrière la ferme du „grand Leuraut“ première maison du petit village de Villers.

— C'est l'Armand des Gaudiots qui court les belles ! disaient sur son passage les petits domestiques du bourg, à pareille heure, toujours à l'affût de quelques fredaines.

Puis peu à peu le bruit se répandit à la ronde que l'Armand courtisait Louise Gouriot, une grande fille brune au teint hâlé par les travaux champêtres et de quelques années seulement sa cadette.

Quelques curieux et plusieurs commères en quête de papotages eurent tôt fait de tirer cette affaire au clair ; aucun doute ne fut plus permis lorsqu'un soir l'Armand fut surpris pénétrant dans la cour de Cadet Gouriot.

Le lendemain le village entier savait que le gars du vieux Mitoiset „voyait la Louise“. En vrai paysan incapable de renier ses origines, et bien moins encore d'abdiquer cette opiniâtre tenacité qui caractérise la race morvandelle, Armand était décidé à mener rondement les choses.

Il n'avait jamais su ce qu'était l'amour et n'entrevoit que confusément ce que pouvait représenter l'acte important qui allait transformer son existence. Pour lui, habitué aux marchandages oiseux des foires de Lormes ou de Corbigny, il ne voyait dans le mariage qu'une simple association, nécessaire à l'homme comme à la femme pour la bonne marche de l'exploitation familiale. Prendre femme n'était-ce pas s'assurer le concours d'une servante bénévole qui viendrait aux Gaudiots suppléer à la vieillesse de la mère, qui donnerait le grain aux volailles, battrait le beurre, cuirait la soupe et la marmite des porcs, ravauderait les hardes, ferait les mille petites corvées quotidiennes qui meublent la terne existence des paysannes, l'appellerait „Mon homme !“ et le soir venu s'en viendrait docile et soumise le rejoindre dans le grand lit de noyer, dans la moite chaleur des rugueux draps de chanvre...

Les vieux tenaient à le voir marié ? Eh ! bien ! il se marierait, et puisque la Louise ne disait pas non, pas plus d'ailleurs que son père Cadet Gouriot et sa mère la vieille Anna, tout promettait donc de bien se terminer.

Et c'est devant une bouteille de vin de Girolles, de ce vin coloré, sec comme les ceps nouveaux qui s'agrippent dans la rocaille, que l'Armand et le père Gouriot se mirent d'accord. Pour le partage des terres, ils étaient gens à s'arranger ; on verrait avec le vieux Mitoiset quelles parcelles conviendraient le mieux au domaine des Gaudiots, sans trop morveler l'héritage du futur beau-père. Mais Armand était intraitable sur un point : il fallait que Louise amène „La Barrée“ au moulin...

La Barrée ? La plus belle vache de Cadet Gouriot ! Une bête superbe connue à dix lieues à la ronde par les prix qu'elle avait remportés sur les Champs de foire et les Comices ! Armand ne venait pas une seule fois chez sa promise sans faire un brin de visite à la Barrée ; il pénétrait dans l'étable comme dans un sanctuaire et s'approchait de la bête ; ses yeux ne la quittaient plus ! Il la palpait en connaisseur : „Ma belle ! ma toute belle ! ma jolie ! ma „boûne grouse“ et lui tapotait l'encolure d'une main qui tremblait de plaisir.

La lutte fut chaude mais quelques bouteilles aidant, Armand finit par vaincre la résistance de Cadet Gouriot : La Barrée irait aux Gaudiots.

L'accord étant complet, on décida pour ne pas perdre de temps que les épousailles auraient lieu au début de Mars, avant les grands travaux.

Le sort en était jeté, et la Mélie voyait déjà sa bru installée au Moulin.

Il fallut qu'un événement imprévisible vint renverser l'ordre des choses.

Février débutait avec les dernières chutes de neige de la saison. Une bise glaciale soufflait dans les grands pins et derrière le Moulin des Gaudiots les renards venaient rôder à la recherche d'une volaille imprudente.

Ce matin-là, le facteur, que les Mitoiset ne voyaient que rarement, arriva aux Gaudiots porteur d'une quelconque missive... On le fit entrer et la Mélie lui offrit le traditionnel petit verre de marc.

— Y fait si froid, ça ne peut point vous faire d'maux ! Puis on lui demanda des nouvelles ; le madré ne se fit pas tirer l'oreille. Il en donna d'un peu partout, de Saint-André, de Presles, de Marrault, et au moment de prendre congé annonça d'un air bonnasse :

— J'vins de vouère le commis du pée Gouriot ; „la Barrée“ file un ch'lit coton et j'crois qu'le vétérinaire n'y fré pas grand'chouse !

Livide, Armand se redressa d'un bond :

— Hein ! ça n'aut pas vrai ?

— Que si ! J'a ben compris ; Oh ! y arrive ben pus de mauvaises chouses que d'bonnes su c'te terre, mon pourre Armand ! Allons à vous revouère !... et de son pas trainard, le facteur traversa la cour...

La Barrée aux prises avec le vétérinaire ! Armand n'y tint plus. Une demi-heure plus tard, il était chez Cadet Gouriot. Louise venait de partir prendre conseil auprès de Pierre Leuraut, un grand déguingandé de morvandiau n'ayant pas son semblable dans le canton pour indiquer les remèdes.

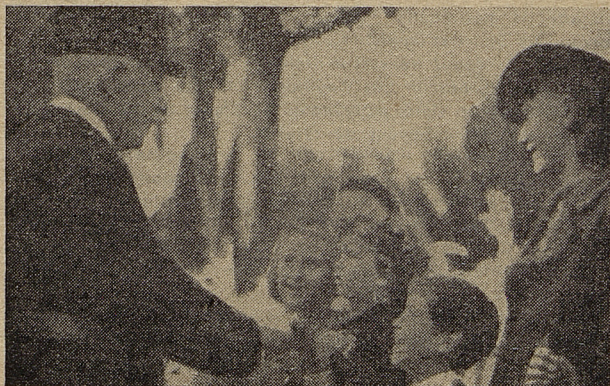
Près de l'âtre où quelques bûches achevaient de se consumer, le père Gouriot préparait une „beuvée“ destinée à la bête malade.

— Et péu, c'te vaiche ? interroga Armand.

Le vieux hochait la tête tout en remuant sa mixture :

— J'crais qu'elle aut pardue ! L'vétérinaire n'y peut ran et mé foué si l'grand Leuraut ne couñait point de r'mède, la pourre bête aut pou l'équarrisseux !

Bouleversé, l'Armand se tenait coi près de la grande table de noyer en tortillant nerveusement dans ses grosses mains son feutre à large bord. Lui qui voyait déjà la Barrée dans la vieille étable des Gaudiots, qui avait rêvé souvent au jour béni où il la conduirait au Comice d'Avallon à la fin d'Août pour y décrocher encore un prix flatteur ! Combien de ses nuits avaient-elles été hantées par ce rêve obsédant ? Il se voyait sur la place du Champ de foire dans le brouhaha coutumier de cette manifestation paysanne. Sur la promenade des Terreux, aux vieux arbres séculaires, des camelots rabâchaient leurs sempiternels boniments ; en contre-bas, sur le champ de Odeberts les maquignons et les fermiers présentaient leur bétail devant un Jury de vieux Messieurs en jaquette, tâtilons et circonspects... Le long du grand mur les bêtes étaient attachés à la chaîne : génisses vives à la robe soyeuse, taureaux fougueux, ramassés sur eux-mêmes, prêts à bondir, vaches laitières placides et débon-



naires aux grands yeux vides perdus dans un lointain rêve... Il y en avait de partout de l'Isle, de Guillon, de Noyers, de St-Père, de Quarré; de la rue de Paris jusqu'aux grilles de l'hospice ce n'était qu'un long cordon de bovins, de cette rude et solide race de là-bas, amenés de tous les pacages du Haut-Morvan. Mais une bête, une seule, retenait l'attention du jury et de la foule; une vache de sept ans, fièrement campée sur ses grosses pattes musclées, large de dos comme une armoire de ferme, sans tare ni défaut, et la tête toute enrubannée de lierre et de glycine. Derrière elle, so regorgeant comme un paon, l'Armand allait et venait dans sa blouse empesée aux larges manches bouffantes. Près de la Barrée, le jury s'attardait, s'acharnant en vain à découvrir sur elle un vice qui n'était pas... Et puis le moment tant attendu arriva; sur une estrade tendue de draperies et d'oriflammes, Mr Flindan, le député de la circonscription, procédait avec solennité à la remise des récompenses, après avoir glorifié en de belles envolées oratoires le dur labeur et la légendaire ténacité des paysans de son Morvan granitique et sauvage.

„Catégorie des Vaches laitières — Grand prix d'honneur, Médaille d'Or du Ministère de l'agriculture, Médaille d'Argent de la Chambre d'agriculture d'Avallon, diplôme d'honneur de la Société des éleveurs de l'Avalonnais et du Morvan: La Barrée, propriétaire M. Mitoiset du Moulin des Gaudiots.

Les bravos crépitérent et une ovation monstre salua l'heureux propriétaire que d'une geste large M. Flindan désignait à la foule. Emu jusqu'aux larmes, Armand répondait à ses compatriotes en agitant son chapeau de roulier et se tournant vers sa vache qui, impassible fixait la muraille grise de son regard impénétrable: „Oh! la bonne bête! la bonne bête!“

Et voilà que cet espoir si longtemps caressé s'évanouissait soudain. La poitrine d'Armand se souleva; il exhala une plainte. Son plus beau rêve de paysan tenace n'était plus qu'une pauvre chimère; le sol sembla brusquement se dérober sous lui, une sueur froide l'envahit tout entier et le fit frissonner. Il se laissa tomber sur un siège et la tête entre les mains se mit à mesurer l'étendue de son infortune.

Debouts près de la cheminée, Cadet Gouriot et la vieille Anna respectaient son silence. Au bout d'un instant le voyant ainsi prostré, la vieille s'approcha:

— Tu n'te sens pas ben? Dis quèque chouse! Faut pas t'lâcher aller!

Armand releva la tête et son regard fit lentement le tour de la pièce pour venir se poser sur les deux vieux. Il se leva en soupirant et, du pied, poussa l'escabeau sous la table:



**Le Maréchal a pour nos enfants  
le sourire de la France.**

**Symbole vivant du drapeau et de nos  
traditions glorieuses.**

**nous lui devons tout ce que garde en  
prestige, notre Patrie blessée.**

— Vous direz é Louise qe c'aut fini! Y n'veut pas m'airier pou l'moment!

Qu'avait-il dit? A un malheur, venait s'en ajouter un autre! La mère Anna suffoquait. Paralysé, le vieux Cadet répétait: „Mâ! Eh ben! Eh ben!“

Ce fut la vieille qui enchaina. Quelle idée subite venait de germer dans le cerveau de son futur gendre? Il choisissait vraiment bien son moment! Louise avait-elle eu à son égard un écart de conduite qui mérita pareille décision? Était-ce un mois à peine avant la cérémonie qu'on s'en venait dire: „Mon projet ne tient plus“, j'ai réfléchi, la noce n'aura pas lieu“ — Elle ne comprenait pas semblable attitude. Elle invoqua tout ce qu'une mère peut invoquer en pareille circonstance: le chagrin inconsolable de sa pauvre enfant sa réputation compromise, la jactance des mauvaises langues; tout y passa... Le vieux se contentait d'approuver du chef: „Ben sûr! Ben sûr! C'aut pas ben mon gairçon! C'aut pas ben!“

Armand dans l'impossibilité de cacher son embarras et pas assez finaud pour bien mentir, haussait les épaules, confus et gêné: „Y sais ben! Y sais ben! Mâ, j'y peux ran!“

Cela n'eut pour résultat que de mettre la vieille en colère; jusque là, elle s'était contenue, pensant le ramener à de meilleurs sentiments, mais puisque c'en était ainsi, elle n'avait plus à se gêner:

— Sacré grand peurisson! Trôleux! Féuniant! Moins qu'ran! Tu vas m'doûner tes raisons o ben y t'mats un r'tors de maingue derrière les éreilles, é t'en faie virer!

Alors se protégeant la figure de son coude, Armand recula lentement du côté de la porte en bredouillant:

— Coûment v'lez vous qu'j'eûme encouère lé Louise pusque sé vaiche aut prôte é meuri!

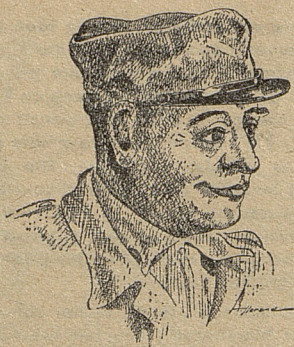
Robert-Louis MARCHAND.



**Un jour, comme nous le souhaitons  
proche, nous lui apporterons l'élan  
irrésistible de nos volontés et de nos  
coeurs, pour l'accomplissement du  
Miracle sauveur qui s'appellera la  
Révolution Nationale!**

Dans cette attente et dans la pensée du Chef, nous n'oublierons pas que nous sommes un peu de la France. Nous nous devons à nous-mêmes le Courage et la Foi. Et pour répondre aux Messages de notre Maréchal, nous formerons en un seul bloc, la grande famille vibrante des „barbelés“.

# Une Figure pittoresque



## MIMILE, CHEF DE BARAQUE

Il est assez court sur pattes et manifeste quelque tendance à l'embonpoint. Encore lesté, cependant, guilleret, volontiers farceur. Le crâne, en revanche, a perdu sa blonde toison et présente un aspect semi-désertique qui s'apparente sans conteste au galet poli et à la boule de billard. Il supporte d'ailleurs cette infortune prématurée avec une aisance admirable ; il fredonne même, sur ce thème, un air irrévérencieux où il est question — Dieu sait pourquoi — de singes cul-pelés.

De toute évidence, l'éternelle l'a créé pour conduire.

Avant septembre 1939, il conduisait des taxis. Pendant la guerre, il a conduit des canassons et, en outre, en sa qualité de sergent, des animaux à deux pieds, sans plumes, plus ou moins raisonnables, que l'on appelle, en jargon militaire, des artiflots. Prisonnier, il conduit toujours ; il conduit une „Baracke“.

Rien de bien malin, direz-vous. Voire ! Ce n'est peut-être pas aussi dangereux que d'affronter les Boulevards ou la Concorde un jour de pluie ; mais il faut encore le tact, l'élégance, la maîtrise de soi, la souplesse que dispense une longue pratique du volant et, de plus, cette aménité, cette bonne humeur, acquises au contact d'une clientèle bariolée, sans lesquelles on ne saurait prétendre à gouverner le K.G., personnage ondoyant et divers, ombrageux et réticent, qui ne se laisse pas manipuler par le premier butor venu. Songez à la population qu'il régit : durs, tatoués, Corses, chtimis, fols, sages, tout s'y mêle et parfois se superpose. Combien d'accrochages et d'accidents qu'il évite grâce à sa seule habitude d'esquiver l'obstacle, de placer à propos le coup de frein, d'embrayer à bon escient !

S'il y réussit, c'est parce qu'il est à sa manière, un artiste. De l'artiste il possède la légèreté qui lui permet de ne pas croire d'abord, à son importance ni à celle des autres, ni même à celle de quoi que ce soit à la surface de ce monde. Aussi est-il complètement inutile de lui opposer une mine rogue, un air suffisant et hargneux de tranche-montagne ; un pli au coin des lèvres, un éclair dans l'oeuil, il vous déclare tout de suite qu'il ne vous prend pas au sérieux et au tragique encore moins. Vous pensiez l'emplir d'effroi, c'est de gouaille qu'il déborde, — une gouaille qui vous détruit, qui vous dégonfle, vous annule. Avec lui, difficultés et problèmes s'évanouissent, ramenés à leur véritable proportion de vanités et de fichaises.

De l'artiste il possède encore l'amour de la fantaisie, le goût de la ligne sinueuse, la méfiance à l'égard

des lignes rigides et corsées. En fait d'ordre, c'est l'ordre dispersé qu'il préfère. Regardez-le mener ses ouailles : le cortège le suit, ou le précède, ou l'accompagne, à sa guise et au hasard.

Quant à l'arithmétique, il semble franchement la détester. Les chiffres trop précis, trop rigoureux, l'exaspèrent, et un effectif, pour lui, s'établit toujours à quelques unités près. Peu importe du reste le sens de l'erreur ; par excès ou par défaut, il ne s'en soucie guère. Si ses administrés rêvent ou somnolent, béatement vautrés dans l'herbe, pourquoi les arracher à leurs délices ? Que d'autres, nantis d'une âme de comptables, vérifient !

Au demeurant le meilleur fils du monde.

P. DUHARD

## NOTRE CHAPELLE

Quand nous sommes arrivés au Camp, nous avons cherché en vain une Chapelle. Bien vite nous avons jeté le dévolu sur une salle spacieuse, donnant sur la cour par une série de fenêtres, d'où rentraient lumière et soleil. Une chapelle nous la désirâmes d'un violent désir, parce que nous la jugeâmes nécessaire au prisonnier, qui a besoin de se recueillir, seul à seul avec son Dieu, dans le silence et l'intimité.

Cette salle, nous n'avons pas hésité à la baptiser „Chapelle“ et ce baptême a été efficace ; écoutez plutôt mes chers camarades. Notre ami VOLETTE fait un magnifique plan d'autel, dont nous reproduirons le cliché, dans un prochain numéro d'„ESPPOIR“ ; ce plan va être entièrement réalisé. Les travaux ont été achevés pour la Pentecôte, date de l'inauguration.

Ce n'est pas tout, nous avons reçu de beaux ornements liturgiques ; bien plus, on nous a promis des chandeliers „immenses“, un „encensoir !“ (J'ai déjà en ma possession de l'encens, du charbon, des allumettes) ; on nous a promis, Messieurs, un harmonium, ouï un harmonium pour soutenir le chant des fidèles, celui de la Schola qui exécute si bien les morceaux polyphoniques, ou de grégorien, mais dont le recrutement est numéroté suivants de son évolution de façon à ce que vous si difficile et si instable.

Voilà mes Chers Amis, où nous en sommes au point de vue de la Vie Religieuse du Camp. Nous rendrons compte dans les numéros suivants de son évolution de façon à ce que vous puissiez par la pensée vous unir à nous en attendant l'heure tant souhaitée où nous retrouverons nos chères églises de France.

Abbé B.

## STATISTIQUES

Pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs sur la composition de notre équipe rédactionnelle, disons qu'elle comprend :

1 journaliste parisien, 1 journaliste bourguignon, 1 docteur en médecine, 1 docteur en droit, 2 ingénieurs, 1 professeur licencié es lettres, 1 professeur agrégé de l'Université, 1 ancien élève des Sciences Politiques, 1 s/Chef de Bureau au Ministère de l'Education Nationale, 1 Avocat à la Cour d'Appel de Paris, 3 ecclésiastiques, 2 Architectes, 3 musiciens, 1 expert-comptable, 1 décorateur, 1 militaire de carrière, 1 employé de banque, 1 assureur, 1 employé du Métropolitain de Paris, 1 représentant de Commerce, et aussi (n'oublions pas ce collaborateur très précieux), 1 „Imprimeur“ hors pair, notre camarade Georges BROEZ.

## POUR LES VICTIMES DES BOMBARDEMENTS DE PARIS

Avec la dernière représentation de „Fanny“ au Camp, s'est clôturé la grande Quinzaine du Stalag V C, organisé au profit des familles de prisonniers au Stalag victimes du bombardement de Paris du 3 Mars 1942.

Les diverses manifestations organisées à cette occasion ont permis de réunir une somme de 902 Marks 09 soit environ 18.000 francs à laquelle viendra s'ajouter les bénéfices de l'exposition qui aura lieu courant JUIN.



## Liste des pièces de Théâtre, pouvant être fournies aux Kommandos

No. de la série	Titres des pièces	Auteurs	Genre	Nombre de personnages H=homme F=femme
A	Mr. Félix	X	Comédie 1 Acte	2 H 1 F
B	Pour cette femme	A. Masson	Drame 1 "	5 H
C	Dénatalité	Le Gentil	Comédie 1 "	4 H
D	Kraspeck et Krado „Le squelette“	A. Masson	Comédie 1 "	4 H
E	Kraspeck et Krado „Eusébe se marie“	A. Masson	Comédie 1 "	4 H 1 F
F	Le ressucité	T. Klein	Sketch musical 1 Acte	3 H
G	Un pèlerinage en l'an 2000	T. Klein	" " 1 "	3 H
H	La revue de Montmartre	M. Régnier / Ferrary	Revue	8 H 4 F
I	Un client difficile			
J	La peau de Lanane	G. d'Hervilliez	Comédie gaie 1 Acte	7 H
K	On demande un bandit	M. Régnier		
L	Toto au jardin des plantes, à la poste, chez le pharmacien	Bach et Laverne		
M	Autour de la Joconde			
N	Chez le Docteur		Comédie 1 Acte	
O	Au rayon des aquariums		Comédie 1 "	
P	On dine à 7 heures		Comédie 1 "	
Q				
R	Une déclaration de revenus dans le royaume d'Impéritie	M. Régnier Ferrary	Comédie 1 "	2 H
S	La suite à demain	J. Bastia	Drame 1 "	3 H 1 F
T	La Farce du pendu dépendu		Farce	
U	Argent de suite			
V	Octave	Yves Mirande	Comédie 1 Acte	4 H 1 F
W	Touché au coeur	Paluel Marmont	Comédie 1 "	3 H
X	La rente viagère	G. d. Hervilliez	Comédie 1 "	4 H
Y	à Louer meublé	G. d. Hervilliez	Comédie 1 "	4 H 1 F
Z	système Breveté	G. d. Hervilliez	Comédie 1 "	4 H
A 1	Anatole est un pur	R. J. Boulan	Comédie 1 "	4 H 2 F
B 1	Le Noyé de Monsieur	M. Devilliers	Comédie 1 "	3 H
C 1	Qui êtes-vous ?	Jean Masch	Pièce policière 1 Acte	4 H 1 F
D 1				
E 1	Fausse-monnaie	G. d. Hervilliez	Comédie 1 Acte	5 H
F 1	En voulez-vous des cousines	V. Thomas	Vaudeville 1 Acte	4 H
G 1	Les Irascibles	Léon Chancerel	Farce 1 Acte	2 H 1 F
H 1	Le Client de province	G. Timmory	Comédie 1 Acte	4 H
I 1	Ronceveaux ! Ronceveaux !	M. Régnier / Ferrary	Comédie 2 "	3 H 1 F
J 1	Fantôme à louer	Ferrary   Régnier / Carles	Comédie 2 "	3 H 1 F
K 1	St. Félix et ses pommes de terre	Henri Brochet	Farce 1 "	3 H
L 1	La Parade du pont au diable	Henri Ghéon	Farce 1 "	5 H 1 F
M 1	La Farce des Moutons	Léon Chancerel	Farce 1 "	5 H
N 1	Les assureurs	Cl. Roland et G. d. Hervilliez	Comédie 1 Acte	4 H
O 1	Semaine anglaise	Codey	Vaudeville 1 Acte	5 H
P 1	Un Frère	Elie de Bassan	Comédie 1 Acte	4 H
Q 1	Une boîte et un képi	André Mycho	Comédie 1 "	5 H
R 1	Le soldat de plomb et la danseuse de papier Magre		Comédie en vers 1 Acte	1 H 1 F
S 1	Le système du Dr. Goudron et du Prof. Plume	A. de Lorde	Drame 1 "	9 H 2 F
T 1	Le Bistouri	G. de Pierrefeux	Comédie 1 "	5 H
U 1	Une joyeuse audience	A. Crozière	Parodie judiciaire 1 Acte	7 H
V 1	Le Misanthrope et l'Auvergnat	Luhize et Labiche	Comédie 1 Acte	3 H 2 F
W 1	Histoire abracadabrante	A. Crozière	Comédie 1 "	6 H
X 1	Un chien dans un jeu de quilles	A. Crozière	Vaudeville mil. 1 Acte	5 H
Y 1	Les deux loustics	A. Crozière	" " 1 Acte	3 H
Z 1	Ces bons démenageurs	A. Crozière	Comédie 1 Acte	5 H
A 2	La pie borgne	R. Benjamin	Comédie 1 "	4 H 1 F
B 2	La Médecine en déroute	P. Bourgeois	Comédie 1 "	4 H
C 2	Le bon criminel	Carolus Brio	Comédie 1 "	5 H
D 2	On réclame	A. Germain et R. Trebor	Comédie 1 "	3 H
E 2	Petinard en justice de Paix	A. Crozière	Fantaisie judic. 1 Acte	5 H
F 2	Mon cousin de Tombouctou	Val	Comédie 1 Acte	5 H
G 2	Pierochole ou les Coquecigrues	Chancerel	Farce 1 "	12 H
H 2	La partie de Dames	O. Feuillet	Comédie 1 Acte	1 H 2 F
A 10	La Rabouilleuse	E. Fabre	Comédie 4 "	11 H 3 F
B 10	Ma Cousine de Varsovie	Louis Verneuil	Comédie 3 "	2 H 2 F
C 10	Amant de coeur	Louis Verneuil	Comédie 3 Acte	2 H 1 F
D 10	D'Artagnan	E. Roudié	Comédie en vers 3 Acte	9 H 2 F
E 10	La Brouille	Ch. Vildrac	Comédie 3 Acte	5 H 4 F
F 10	L'avocat Patelin	Brueys	Comédie 3 "	5 H 3 F
G 10	La Passion, notre espérance	H. Brochet	Comédie 3 "	9 H 3 F
H 10	Le Demi Monde	A. Dumas	Comédie 5 "	7 H 5 F
I 10	Les Fossiles	F. de Curel	Comédie 4 "	6 H 4 F
J 10	L'Étincelle	Ed. Pailleron	Comédie 1 "	1 H 2 F
K 10	Les jeux de l'Amour et du Hasard	Marivaux	Comédie 3 "	4 H 2 F
L 10	La Parisienne	H. Becque	Comédie 3 "	3 H 2 F

Théâtre complet de Labiche

" " " Alfred de Vigny  
" " " Corneille  
" " " Alfred de Musset  
" " " J. Romain

(à suivre)

Paroles de  
PAUL VIVIEN

# Seul...

TANGO

Musique de  
R. DELLA GRECA

Le jour se meurt une lueur sombre au loin-tain et mon destin me paraît lourd et sans recours sans espe-  
-rance mais dans l'é-xil ou fleurit ma souf-france Monte en mon cœur encor' ce chant d'a-mour Je crois te  
voir en ce beau soir ou dans mes bras ton beau corps las dans un tan-go qui murmurait d'ardentes plaintes M'avait pro-  
-mis les plus chaudes e-treintes Mais mainte-nant Maintenant c'est fi-ni  
Seul. loin de ton charmant vi-sage Seul je me berce de mi-  
-rage Car a tout moment ta douce i-mage  
Tous droits de reproduction reserves

Vient s'animer dans mon souve-nir  
 Quand mon desir Crait la savoir

C'est pour la voir s'en-fuir  
 Rien ne subsiste dans mon âme

Rien qu'une douloureuse flamme  
 Ah! vraiment mon cœur te re-

-clame  
 Seul parfois je voudrais mau-rir  
 Mais dans le

II

Mais dans le noir  
 Un grand espoir  
 Revient soudain  
 Calmer enfin  
 L'apre douleur  
 Et la rancœur  
 Qui me devorent  
 Apres la nuit je vois poindre l'aurore  
 Qui brillera sur de nouveaux bonheurs  
 Et pour l'azur  
 D'un beau ciel pur  
 J'irai goûter  
 La liberté  
 Qui désormais nous ramenera l'un vers l'autre  
 Quels doux plaisirs  
 Alors seront les nôtres  
 Quand nous irons confiants dans l'avenir

— Refrain —  
 Seuls, dans un charmant tête à tête  
 Seuls, dans une éternelle fête  
 Nous connaissons l'extase parfaite  
 De nos deux cœurs unis pour toujours  
 Vive l'amour  
 Et sans retour  
 Adieu les mauvais jours  
 Seuls, loin des souvenirs maroques  
 Seuls, rideaux tirés portes closes  
 Nous nous redirons de tendres choses  
 Seuls, nous renaîtrons à l'Amour!